

Un projet d'Éco-urbanité

L'expérience d'ECObOX

dans le quartier La Chapelle à Paris

Constitution et agencement du projet

Pascal NICOLAS-LE STRAT

Notes et Études n°4

Juillet 2004

ISCRA (Institut Social et Coopératif de Recherche Appliquée)

www.iscra.org



Un projet d'Éco-urbanité

L'expérience d'ECOBIX

dans le quartier La Chapelle à Paris

Constitution et agencement du projet

Pascal NICOLAS-LESTRAT

Notes et Études n°4

Juillet 2004

ISCRA
Institut Social et Coopératif de Recherche Appliquée

www.iscra.org

REMERCIEMENTS

Cette recherche est avant tout une rencontre. Au mois de mars 2004, Doina Petrescu et Constantin Petcou m'ont proposé de travailler avec eux dans le cadre d'une recherche qu'ils conduisaient sur le projet ECObox.

Ils ont été à l'initiative de ce projet et l'animent depuis trois ans. Aujourd'hui, ils s'attachent à tirer les enseignements de cette expérience, tout en la poursuivant.

Je m'intégrais donc à un dispositif de recherche-action. Constantin Petcou et Doina Petrescu ont donc été à la fois mes meilleurs "informateurs" sur le fonctionnement du projet et mes partenaires de recherche. A plusieurs reprises, au cours du printemps, je me suis rendu à la halle Pajol, sur le site d'ECObox. Avec Doina et Constantin, le matin et au cours du repas, nous parlions recherche, l'après-midi, je les découvrais dans leur infatigable travail d'éco-animation du projet. Il est peu dire que ce rapport de recherche leur doit beaucoup.

A cette recherche-rencontre, j'associe également Denis Favret, un des "initiateurs" de ce projet.

Seul l'éloignement géographique m'aura dissuadé de créer, à mon tour, une parcelle de jardin sur le site de la halle Pajol. J'ai une pensée très amicale pour les nombreux habitants du quartier de La Chapelle que j'ai croisés dans les jardins d'ECObox.

Merci à François Deck qui a été à l'origine de cette rencontre, ainsi qu'il le fait si souvent et si bien.

Je mesure aussi ce que cette recherche doit à l'attention exigeante et amicale d'Anne Querrien.

S O M M A I R E

Introduction	page 5	Conclusion	page 47
1. Faire droit à l'expérience micrologique	7	La constitution du projet, ses dispositifs, sa disponibilité	
Écriture micrologique,		Le projet ne coïncide jamais parfaitement avec les dispositifs qu'il met en œuvre	47
écriture macrologique du projet	8	Comment conserver au projet sa porosité, sa disponibilité ?	48
Le projet construit sa propre critique	10	La disponibilité du projet fait retour vers les personnes	51
Entre déprises et reprises de pouvoir	14	Note méthodologique	54
Accorder le maximum de temps au minimum d'espace	17	Une mise à l'épreuve réciproque	54
2. Jusqu'où soutenir le pluriel des différences ?	21	Le projet, à la fois observatoire et laboratoire	56
Accéder à l'historicité de l'expérience	21	1ère feuille de route (9 avril)	60
La démultiplication / dissémination du projet	24	2ème feuille de route (10 avril)	62
Le projet désigne plus et autre chose que ce qu'il énonce	28	3ème virée de bord (16 avril)	64
Un projet qui se ré-amorce sur de nouveaux plans	31	4ème virée de bord (23 avril)	66
3. La relation que le projet entretient avec lui-même : Questions de régulation	34		
Une régulation qui s'accomplit dans le dialogue	35		
Une régulation toujours au contact	37		
La recherche de réciprocité dans une expérience partagée	40		
La régulation, une authentique source de créativité	43		



ECO
box

HALLE PAJOL



Présentation de la recherche

Le projet ECObox s'inscrit dans une démarche d'Eco-urbanité, alternative aux procédures habituelles d'intervention urbaine. Il a pour objectif l'occupation temporaire de terrains en friche ou délaissés afin d'y aménager des jardins partagés et d'y installer des micro-équipements de proximité (par exemple : un module cuisine, conçu de manière mobile, qui permet de prendre des repas en commun, en différents lieux, lors d'initiatives dans le quartier).

ECObox occupe actuellement une friche "industrielle", la halle Pajol, ancien entrepôt SNCF.

Sur le site, des micro-jardins ont été progressivement créés par les habitants du quartier, à partir de palettes en bois. Les "habitants-jardiniers" peuvent accéder librement en cours de semaine à leur parcelle. Le lieu est ouvert à tous chaque samedi après-midi. ECObox se développe donc à une échelle de proximité – le quartier de La Chapelle dans le 18ème arrondissement de Paris – mais également à l'échelle de la métropole parisienne puisque très régulièrement, le samedi, sont organisés halle Pajol des activités artistiques et des débats civiques qui contribuent à désenclaver la vie du quartier.

ECObox a été initié en 2001 par un groupe d'architectes-enseignants et leurs étudiants et, depuis, il agit dans le quartier La Chapelle, une presqu'île urbaine enclavée entre les emprises ferroviaires de la Gare du Nord et de la Gare de l'Est. Le quartier est densément peuplé, le bâti plutôt de médiocre qualité, les équipements et espaces publics peu nombreux. "Le quartier La Chapelle était habité jusqu'aux années 1980 par une population majoritaire d'ouvriers ferroviaires, ce qui lui donnait une certaine cohésion et une identité. Aujourd'hui, le quartier mélange une population de cultures hétérogènes qui n'ont pas l'occasion de dialoguer"¹.

La recherche, que nous présentons dans cette Notes et Etudes ISCRA n°4, a été conduite au printemps 2004, sur le site de la Halle Pajol. Elle s'inscrit dans un travail de plus grande ampleur commandité par le PUCA (Plan Urbanisme Construction Architecture – Ministère de l'Équipement) et réalisé par ReDesign Studio (Constantin Petcou et Doina Petrescu). Notre investigation porte plus spécifiquement sur la conduite du projet : sa constitution, ses agencements. Nous n'aborderons donc qu'incidemment les questions urbaines, pourtant centrales dans ce projet. Elles sont, avec de nombreuses autres approches, largement présentes dans le rapport de recherche établi par ReDesign Studio pour le compte du PUCA.

1 "Stratégies d'Eco-urbanité (Activation urbaine et jardinage participatif dans le quartier La Chapelle)", 2002.



ECO
box

jardins



Faire droit à l'expérience micrologique ¹

1 La logique micro ou la stratégie du "petit". Cf Miguel Abensour, *Le choix du petit*, postface à "Minima Moralia (Réflexions sur la vie mutilée)" de Theodor W. Adorno, éd. Payot, 1991, p. 231 et sq. Nous reviendrons en conclusion de ce chapitre sur cette dimension stratégique de la logique micro.

Le projet ECObox met au travail plusieurs problématiques urbaines de portée générale tout en privilégiant des stratégies d'intervention micrologiques. C'est dans cette perspective-là qu'il doit donc être étudié, à l'interface de plusieurs échelles d'action, à l'articulation de la portée "macro" de ses objectifs et de leur mise en expérimentation "micro". Dans le projet ECObox, expérience micrologique et expérience macrologique sont toujours simultanément présentes. Le projet co-fonctionne véritablement sur ces deux plans, et la ville, en conséquence, dans la perspective de ce projet, s'expérimente dans cette double visée, dans ce double horizon.

Les quelques lignes suivantes sont tout à fait révélatrices des différentes modulations du projet, alternativement et conjointement modulation "micro" et modulation "macro" : "La stratégie d'éco-urbanité développée autour de l'ECObox constitue une action "de prestige" par sa nouveauté et par son ambition urbaine, reposant sur une structure de petite échelle, rendant possible la participation directe des habitants du quartier et permettant de tester la programmation d'autres investissements culturels et paysagers de plus grande échelle

dans le quartier" (extrait de "Stratégies d'éco-urbanité - Activation urbaine et jardinage participatif dans le quartier La Chapelle", septembre 2001). Dans sa modulation "macro": une ambition urbaine, un investissement de plus grande échelle. Dans sa modulation "micro" : la possibilité d'une démarche participative, l'occasion de tester une hypothèse urbaine.

La même situation possède donc deux existences à la fois distinctes et simultanées – une montée en existence différente selon qu'elle se module en "macro" ou en "micro". Un autre extrait illustre bien ce déplacement d'existence du projet selon qu'il se travaille et s'expérimente sur un plan "micro" ou "macro" : "En essayant de répondre à la situation complexe du quartier, nous proposons d'intervenir d'une manière temporaire, avec une stratégie de mobilité qui continue à long terme, dans les divers terrains en friche ou délaissés, en proposant des jardins temporaires [...]. Ces aménagements de courte durée (2-4 ans) et leurs fluctuations ont un rôle déterminant dans la préparation des habitants à certaines interventions ultérieures et, par leur mobilité, ont pour but de relier et de mettre en contact les différentes parties et communautés du quartier" (extrait de "Projet ECObox actualisé", Politique de la ville, 2003).

2 Deux régimes de fous (textes et entretiens 1975-1995), Les éditions de Minuit, 2003, p. 113-114.

Chaque plan (micro ou macro) sert de débouché à l'autre : le temporaire inaugure une stratégie de plus long terme, la courte durée accommode les bases d'une intervention ultérieure... Les deux logiques ne se court-circuitent pas mais ont plutôt tendance à se brancher l'une sur l'autre : dans un cas une stratégie micrologique laisse entrevoir des perspectives macrologiques et, à l'inverse, dans une autre situation, c'est la problématique urbaine globale qui progressera en s'articulant sur des expérimentations "micro".

Écriture micrologique, écriture macrologique du projet

"Macro" et "micro" introduisent donc deux écritures possibles du projet. Qu'en est-il effectivement pour ECObox ? Comment s'écrit-il ? Que formule-t-il dans son écriture "micro" ? Et dans son écriture "macro" ? Comme le souligne Gilles Deleuze lors de sa discussion des thèses de Michel Foucault, entre "micro" et "macro" la différence ne tient certainement pas à une question de taille, au sens où les micro-dispositifs concerneraient des situations de moindre envergure et des petits groupes. En la matière, "il ne s'agit pas [...] d'un dualisme extrinsèque, puisqu'il y a des micro-dispositifs immanents à l'appareil d'État, et que des segments d'appareil d'État pénètrent aussi

les micro-dispositifs – immanence complète des deux dimensions"². Mettre en avant une dimension d'échelle pour les opposer terme à terme ne s'avère pas davantage pertinent, pas plus que d'assimiler le "macro" au modèle stratégique et renvoyer le "micro" au modèle tactique. Ces différentes tentatives pour opposer de façon dualiste le "micro" et le "macro" conduisent à poser la question de leur différence sur un plan où elle ne parvient pas à se construire de façon probante et à formuler cette question dans un face-à-face réducteur qui n'est profitable à la compréhension ni de l'un, ni de l'autre. Ni différence de taille, ni d'échelle mais bien une différence d'entrée en existence, une différence dans la manière, pour le projet, de constituer son existence. "Micro" et "macro" représentent deux modalités d'existence possibles pour une même réalité. Un même projet montera en existence parfois sur un mode "micro", parfois sur un mode "macro". Il importe donc de réfléchir ces deux "composants ontologiques" non pas à partir de leur opposition frontale mais plutôt en fonction de leur apport réciproque. Chacun contribue à la dynamique du projet selon sa visée propre.

Sur un plan macrologique, le projet existe comme problématique : une façon spécifique d'interroger et de problématiser la ville

contemporaine. Parmi les nombreux espaces qui construisent un quartier au sein de la métropole parisienne, ECObox en retient un et c'est sur celui-ci qu'il se met alors à agir. Le projet incorpore donc une lecture de la ville. Il interpelle la ville dans ce qu'elle possède encore comme disponibilité, loin de ses délimitations binaires, privé / public, loin de ses assignations fonctionnelles (à chaque espace, son usage). ECObox incite la ville à (re)découvrir ses (propres) espaces disponibles : des espaces délaissés ou en friches, des espaces fluctuants, désinvestis d'un usage privé sans pour autant acquérir une présence publique. La ville les découvre au sens propre du terme, dans la double acception du mot. En effet, il faut bel et bien parcourir le quartier pour débusquer ces espaces, au détour d'une rue, derrière une balustrade, à l'occasion d'un chantier urbain. Mais pour les voir (les découvrir), encore faut-il passer outre les usages convenus, les fonctionnalités admises, les délimitations acquises. Tout le travail d'un projet comme ECObox, c'est d'amener la ville à se découvrir, à rendre à nouveau accessible une part de ses espaces, en fait, à se prouver à elle-même qu'elle conserve encore une certaine "disponibilité" urbaine.

Et ce plan macrologique est tout aussi concret que n'importe quel autre. Et il renvoie également à des pratiques éminemment précises, très en proximité. En effet, ECObox a été précédé d'un long travail d'investigation afin de répertorier, dans le quartier La Chapelle, l'existence de ce type d'espaces, afin de rencontrer / découvrir en situation cette "disponibilité urbaine" que le projet théorise et problématise. En la matière, rien d'abstrait ni de généraliste, mais une ré-appropriation du quartier à travers la composition de cette nouvelle cartographie. Ainsi, une autre perception urbaine se manifeste, à l'occasion de la mise en valeur (en visibilité) d'une réalité inhabituelle, moins convenue, moins instituée.

Ce déplacement constant, d'un plan "macro" vers un plan "micro" et inversement, introduit une tension dans la conduite du projet qui lui est profitable, en particulier d'un point de vue réflexif. Ces effets de bascule (d'un plan sur l'autre) provoquent une mise à distance de l'intérieur même de la situation et préservent ainsi un rapport un tant soit peu lucide à ce qui est entrepris. Ce déséquilibre savamment (volontairement) entretenu évite que le projet ne se replie définitivement sur ses acquis et ne s'appauvrisse progressivement en ne

s'indexant que sur un nombre restreint de plans et d'objectifs. En procédant de la sorte, le projet intègre objectivement, dans son fonctionnement même, une forme de distanciation critique. Ainsi, les micro-stratégies s'apprécieront à l'aune des problématiques urbaines fondatrices d'ECObox. De même, les perspectives d'ensemble se jugeront en regard des réalisations effectives qu'elles sont susceptibles d'initier. "Micro" et "Macro", loin de s'opposer terme à terme, peuvent au contraire, si les conditions sont réunies, s'éclairer réciproquement : chaque plan se construit comme le révélateur de l'autre, comme son meilleur "analyste".

Henri Lefebvre, dans l'avant-propos à la 2ème édition de *l'Introduction à la Critique de la vie quotidienne* caractérise très justement ce processus d'analyse, objectivement constitué dans le mouvement réel de la situation. "Loin de supprimer la critique de la vie quotidienne, le progrès technique moderne *la réalise*. À la critique de la vie par le rêve, ou les idées, la poésie, ou les activités qui émergent au-dessus du quotidien, cette technicité substitue la critique interne de la vie quotidienne : sa critique par elle-même, celle du réel par le possible et d'un aspect de la vie par un autre aspect. Par rapport aux niveaux inférieurs et dégradés, la vie quotidienne supérieurement équipée

prend la distance et l'éloignement et l'étrangeté familière du rêve"³. Si nous faisons nôtre cette préférence méthodologique – ce privilège épistémique accordé à la *critique interne* – nous percevons bien que la tension qui se maintient entre le projet "supérieurement" conceptualisé et le projet "quotidiennement" vécu fonctionne comme analyste, comme révélateur critique. Le projet va pouvoir tirer les meilleurs bénéfices de cette *étrangeté familière* qui le détermine. En changeant fréquemment de plan, en glissant d'une logique vers une autre, le projet introduit des éclairages à chaque fois différents sur son propre déroulement. En l'occurrence, le processus d'analyse ne se construit pas en extériorité, à partir d'une position en surplomb, mais il se réalise en interne en jouant des différents points de vue que le projet incorpore dans son propre développement.

Le projet construit sa propre critique

Sur un plan micrologique, le projet ECObox se développe en interaction étroite avec son voisinage immédiat. Par exemple, sa dynamique serait tout à fait autre sans la présence assidue, chaque samedi après-midi, de plusieurs groupes d'enfants et de préadolescents qui habitent les immeubles proches. La conception du lieu et la conduite du projet doivent donc tenir compte de ce

voisinage constitué d'un habitat populaire, accueillant des familles nombreuses. ECObox a donc dû intégrer une "préoccupation" inattendue, et non prévisible à l'origine : l'implication des enfants et des préadolescents. En quoi la vitalité et la turbulence de ces jeunes ont-elle été "formatrices" du lieu ? Sur un premier point tout d'abord : le fait que ces jeunes s'impliquent en tant que groupe. Leur participation est immédiatement collective. Trop souvent, la participation des habitants est pensée sur un mode individuel; la présence de ces enfants et de ces pré-adolescents nous invite à la réfléchir autrement. Ce ne sont pas nécessairement des individus qui rejoignent un lieu ou un projet mais bien souvent des "multiplicités", c'est-à-dire des groupes de jeunes, des familles, des réseaux de voisinage... ECObox apprend donc progressivement à composer avec ces différentes "multiplicités" qui le constituent, avec ces différentes socialités qui le traversent.

La problématique est ressortie de manière particulièrement frappante lors de l'assemblée générale du 22 mai 2004. Lorsque les personnes se sont présentées, plusieurs d'entre-elles ont précisé qu'elles avaient rejoint ECObox et ouvert une parcelle sur l'invitation d'un membre de leur famille ou de leur voisinage, déjà partie prenante du projet.

L'investissement du lieu et l'engagement ne relèvent pas (seulement) d'une démarche personnelle mais bien d'un effet de rhizome : plusieurs réseaux conduisent à ECObox sans que les initiateurs du projet puissent (toujours) les identifier. Différentes multiplicités sont à l'œuvre dans le projet; elles contribuent à sa dynamique, en particulier parce qu'elles "configurent la présence" dans le lieu (des familles ou des amis se donnent rendez-vous le samedi après-midi et partagent un moment autour d'une parcelle). Ces multiplicités "configurent" également la participation : l'implication dans le projet va parfois se réguler au sein d'un réseau de voisinage ou familial. Les personnes peuvent se relayer pour l'entretien de la parcelle, l'une d'elles peut nouer des relations plus étroites avec les initiateurs du projet, participer aux assemblées générales et, ainsi, se situer en position d'interface entre le projet et l'une des multiplicités (voisinage, familial, amical) qui le compose.

Lors de cette même assemblée générale, la "multiplicité enfantine" a fait l'objet d'une longue discussion. Les participants hésitaient entre deux attitudes : respecter le mode d'implication des enfants, plus ludique, plus diffus mais également plus désordonné, ou "contenir" leur présence, en particulier en l'assignant dans des activités ("Il faut leur

donner des activités à faire !"). Cette "multiplicité enfantine" séduit – plusieurs participants ont reconnu que le projet ECObox ne serait pas ce qu'il est sans leur présence. Les enfants apportent une touche de vie irremplaçable. Mais elle inquiète tout autant. Les questions de sécurité sont mises systématiquement en avant (la peur de l'accident). Mais est-ce toujours la seule et la vraie raison ? Deux perspectives se dégagent nettement lors de cette discussion : soit une "contention" de cette multiplicité par sa mise en activité (activité théâtre, peinture...), soit une attention bienveillante et vigilante de l'ensemble des adultes afin que les enfants disposent véritablement de ce lieu comme espace de jeu (et l'on sait que le ludique ne saurait se restreindre à l'activité) sans pour autant se mettre en danger ou occuper tout l'espace au détriment de la participation d'autres habitants.

Sur un deuxième point également : le fait que ces jeunes sont très réactifs et très mobiles dans leur implication. Leur présence constitue en quelque sorte un "test" pour le projet lui-même. Se montre-t-il réceptif, adaptable... suffisamment mobile dans sa conception pour intégrer différents modes de participation ? Un test également pour les "porteurs" du projet. L'adulte peut être

pris de court par la réaction d'un groupe de jeunes; il va devoir réagir en situation, sans recul. Il peut légitimement se sentir vulnérable, surtout quand il n'est pas un professionnel de l'enfance ou de l'adolescence. Sur ce point, également, la présence de ces enfants et de ces préadolescents qui organisent des matchs de foot, se poursuivent en vélo, s'installent dans un coin pour discuter, se chamaillent... sert de révélateur pour le projet. Elle le met à l'épreuve de ses propres conceptions (ses propres contradictions). Si le projet affiche une volonté d'adaptation et de participation, encore faut-il que cette adaptabilité et cette "participativité" se vérifient effectivement. La présence de ces jeunes "fonctionne" comme analyseur : elle atteste les qualités du projet, en particulier sa "disponibilité".

Les questions d'apparence simple et commune (faut-il proposer des ateliers aux enfants ?) se rehaussent très vite en problématiques majeures (un risque de raidissement du projet face à la présence / participation d'une multiplicité enfantine). L'intérêt des approches micrologiques réside bien là, en tant qu'introductrices à la réflexion, en tant qu'amorce d'un questionnement. Elles filent très vite à l'essentiel – de véritables embrayeurs de sens. C'est sans doute la meilleure image que nous pourrions donner

d'une micrologie : une mise en mouvement rapide qui transcende les emprises institutionnelles (fonctionnement acquis, règles établies, idées communément partagées), ou qui les déborde, ou peut-être les contourne. En deçà ou au-delà : qu'importe la formulation, ce qu'apporte l'expérience micrologique c'est bien cet effet d'accentuation ou d'accélération. Les micrologies jouent sur l'intensité du projet. Elles en forment en quelque sorte la cavalerie légère.

C'est peut-être ainsi que nous parvenons à saisir sociologiquement la différence que Gilles Deleuze essaie de poser entre "micro" et "macro", dans la continuité de sa discussion des thèses de Michel Foucault. "Il y a différence de nature, hétérogénéité entre micro et macro. Ce qui n'exclut nullement l'immanence des deux. Mais ma question serait celle-ci, à la limite : cette différence de nature permet-elle encore qu'on parle de dispositifs de pouvoir ? La notion d'État n'est pas applicable au niveau d'une micro-analyse, puisque, comme le dit Michel, il ne s'agit pas de miniaturiser l'État. Mais la notion de pouvoir est-elle davantage applicable, n'est-elle pas elle aussi la miniaturisation d'un concept global ? D'où je viens à ma première différence avec Michel actuellement. Si je parle avec Félix Guattari d'agencement de désir, c'est que je ne suis pas sûr que les

micro-dispositifs puissent être décrits en termes de pouvoir"⁴.

Certains porteurs de projet sont prompts à louer les micro-stratégies en leur attribuant des qualités qui ne résistent pas toujours à l'expérience. Ils s'adosent à des conceptions "micro" avec l'espoir de mieux maîtriser ce qu'ils engagent. En fait, ils qualifient leur démarche de "micro" parce qu'ils la voudraient simple. La dénomination est trompeuse. La méprise est complète, ainsi que le dénonce Michel Foucault. Ils sont tentés de miniaturiser les questions qui se posent comme si en les faisant petites ou en les formulant petitement ils les maîtriseraient mieux. Ils sacrifient le tout avec l'espoir de s'acquitter d'autant mieux d'une partie. Le "micro" n'est pourtant pas un succédané du réel, ni son amenuisement. L'expérience d'ECObox montre tout l'inverse.

Si nous poursuivons dans la perspective ouverte par Gilles Deleuze, nous pouvons considérer que l'expérimentation micrologique desserre l'emprise des rapports de force, non pour construire un rapport simplifié (apaisé) au réel mais, au contraire, afin de l'investir plus ouvertement, plus intensément, sans se laisser ralentir par des prises de pouvoir immédiates. Lorsqu'il se conçoit sur un plan "micro", le projet ne se dispense pas des rapports de pouvoir et des questions globales que ces rapports posent, simplement il ne

se rapporte pas spontanément à eux, ni ne se fait si facilement bloquer par eux. Le "micro" est bien un plan sur lequel le projet accélère, s'intensifie, et se ménage ainsi un accès rapide aux questions les plus sensibles. En l'occurrence, dans le cas d'ECObox, l'investissement des micro-espaces laissés en déshérence permet sur un mode quasi immédiat d'expérimenter un autre rapport à la ville. À cette échelle "micro", la ville laisse entrevoir ce qu'elle pourrait construire comme urbanité partagée, comme éco-urbanité. Le "micro" est un entraperçu, un flash – en quelque sort un instantané de la ville. ECObox parvient à cristalliser nombre de questions urbaines, justement parce qu'il les travaille d'un point de vue micrologique et se libère ainsi des emprises institutionnelles les plus frontales, justement parce qu'il ne se laisse pas ralentir. Le "micro" est un moment de déprise du pouvoir, ainsi que le laisse entendre Gilles Deleuze, mais, dans l'expérience d'ECObox, aucune naïveté, chacun sait que les reprises de pouvoir s'effectuent promptement. Néanmoins, dans l'espace-temps qui se dessine entre déprises et reprises de pouvoir, le plan "micro" aura permis une échappée, aura réalisé une percée, une trouée. Effectivement, quelque chose de l'ordre du désir. Une intensité.

Le lecteur ne doit pas se laisser induire en erreur pas les termes que nous employons. Si nous parlons d'intensité, ce n'est aucunement dans l'idée que l'expérience micrologique resterait éphémère. Le plan "micro", à l'égal des autres, possède une portée constituante. À sa mesure – en l'occurrence dans le cas d'ECObox, à la mesure de l'investissement de micro-parcelles de jardinage, le temps d'une après-midi – des relations s'établissent, des agencements (de sens, de socialité, de jeu, de création...) apparaissent, des expériences se partagent...

Entre déprises et reprises de pouvoir

Le propre d'une micrologie est d'inclure constamment sa propre limite. Même dans un moment de pleine réalisation, elle laisse subsister un écart. Elle n'est jamais complètement rivée à elle-même. Et c'est certainement parce qu'elle demeure toujours légèrement en déficit vis-à-vis d'elle-même que l'expérience micrologique ne se laisse pas si commodément assigner. Elle déjoue de la sorte les efforts entrepris pour l'établir définitivement dans une fonction ou une visée. Elle restitue toujours un doute et parvient ainsi à décourager les emprises institutionnelles, les visées totalisantes ou englobantes (les prises de pouvoir). C'est l'attrait du "micro" que de conserver une certaine retenue et, conséquemment, de

contrarier les tentatives de récupération. L'expérience micrologique réserve de belles promesses mais s'abstient de les réaliser de façon trop évidente, trop aboutie.

De belles promesses de convivialité, de rencontre, de création..., c'est en tout cas ce que semble attendre des jardins la ville de Paris qui, pour en favoriser le développement, a instauré une "Charte Main Verte des jardins partagés" (2003) qui se présente en ces termes : "La Ville de Paris souhaite encourager le développement de jardins collectifs s'appuyant sur une démarche de concertation et d'implication forte des habitants. La Ville soutient les jardins collectifs dans toute leur diversité, qu'il s'agisse de jardins collectifs d'habitants, de jardins pédagogiques, d'insertion, de jardins familiaux ou autres, dans la mesure où le jardin sera le fruit d'une création collective et concertée. La participation des habitants à la vie du jardin (plantations, fêtes, événements culturels...), et à la gestion du site, sera encouragée et devra permettre le développement d'une présence végétale dans la ville. Ceci s'inscrivant dans une démarche de développement durable. [...] Un Jardin Partagé est un lieu de vie ouvert sur le quartier, convivial, qui favorise les rencontres entre générations et entre cultures. Un Jardin Partagé contribue à valoriser les ressources locales en tissant des relations avec d'autres

structures (associations, établissements d'enseignement, maisons de retraite, centres sociaux, hôpitaux...). Un Jardin Partagé est un terrain d'expérimentation pour des pratiques respectueuses de l'environnement. Il participe au maintien de la biodiversité en milieu urbain et à la diffusion des connaissances sur ce milieu".

L'exaltation des objectifs assignés aux jardins partagés finirait presque par nous faire oublier qu'en la matière c'est bien de jardinage dont il s'agit... Ce court extrait est symptomatique d'une politique publique qui, à trop vouloir globaliser ses actions, les sature par un excès d'injonctions (les sur-investit en termes d'objectifs) et les ensevelit sous une énonciation proliférante (les sur-implique en termes de communication).

Par contraste, on mesure combien il est pertinent en la matière de se situer sur un plan micrologique.

Dans le cadre du projet ECObox, les habitants sont invités à jardiner des micro-parcelles, d'une surface équivalente à une ou deux palettes, jamais au-delà. Pour autant, ECObox n'est pas une fiction de jardin, ni un simulacre de jardinage. Il suffit d'observer avec quel sérieux les habitants réunis en assemblée générale discutent de la qualité de la terre et de l'arrosage pour comprendre qu'en l'occurrence il est bien question de

jardinage, avec toute l'attention qu'une telle activité requiert. Personne n'est surpris non plus lors de cette même assemblée générale, à l'occasion d'un échange prolongé concernant la meilleure façon d'arroser, au tuyau ou à l'ancienne (à savoir, à l'arrosoir), d'entendre quelqu'un rappeler l'importance d'échanger et de mutualiser les savoir-faire, et de préciser, dans la continuité de son propos, que les plans de tomates ne doivent pas être arrosés sur le feuillage mais au pied. Les parcelles sont "micro" mais effectivement jardinées. Et c'est bien parce que chaque parcelle est réellement mise en culture que l'ensemble compose un authentique jardin. Le promeneur – en l'occurrence le sociologue-promeneur qui chemine entre les parcelles de ce jardin partagé – découvre alors un jardinage bigarré, aussi varié que doit l'être l'investissement de ces jardiniers du samedi. Au détour d'une palette, une parcelle dévoile un foisonnement de plantations comme si la profusion compensait une surface raréfiée, une autre arbore ses alignements de semis, disposés dans les règles de l'art du jardin potager, plus avant dans le jardin, une parcelle mélange les genres, associant fleurs et légumes, et laisse penser qu'à cette échelle "micro" toutes les audaces horticoles deviennent possibles. Les parcelles sont "micro" mais souvent cultivées à plusieurs, en sollicitant de vraies

coopérations familiales ou amicales; elles portent alors la trace de cette diversité des envies, elles se cultivent au hasard des initiatives. En ce cas, le résultat compte, certes, mais bien plus l'intention.

Les jardins d'ECObox ne sont ni une "fantaisie" susceptible de distraire des citoyens le temps d'une après-midi, ni une évocation de jardinage à visée esthétisante, mais la mise en existence concrète d'une idée, d'une envie, d'un désir. Et il n'est pas anodin que cette idée se réalise sur un plan micrologique car la force d'une expérimentation "micro" c'est justement d'amener rapidement à la réalisation, à la concrétisation. Le "micro" possède une puissance de réalisation inégalée; en peu de temps et sans nécessairement beaucoup de moyens, une idée ou un projet trouve la voie de leur accomplissement.

Nous reconnaissons donc deux qualités à l'expérimentation micrologique, à la fois sa puissance de réalisation – le "micro" comme mode d'accès privilégié et rapide à l'existence, le "micro" en tant qu'enclencheur d'existence – à la fois sa porosité car, comme nous l'avons précédemment soulignée, l'expérience micrologique conserve en toute circonstance une certaine retenue; elle se maintient toujours en deçà d'un complet aboutissement et parvient ainsi à déjouer les implications de pouvoir.

Chaque jardin ECObox est d'une superficie certainement trop modeste pour être véritablement possédé. Qui pourrait se dire propriétaire de si peu. Son caractère micro-logique dissuade la possession. Parfaitement appropriée sans pour autant se posséder, la réalité d'ECObox est si ténue qu'elle décourage les prises de pouvoir (les prises de possession). Par ailleurs, de telles pratiques de jardinage sont si "micro" qu'elles ne peuvent se suffire à elles-mêmes. Elles ne prennent sens que dans leur co-présence, à partir du moment où elles s'associent à une échelle d'ensemble. Si le jardinier prend plaisir à cultiver sa parcelle et à lui apporter une petite touche personnelle, il n'est bien évidemment pas dupe de sa propre implication. Son travail ne vaut que s'il s'accorde aux autres. Une parcelle ne possède pas, en soi, prise isolément, de qualités suffisantes. Elle n'a de raison d'être que dans sa proximité avec les autres, lorsque, toutes assemblées, elles composent un jardin. L'expérience micrologique porte en elle sa propre défection car son développement est si minime qu'il dissuade toute velléité de repli en soi. Une pratique "micro" peut difficilement s'auto-suffire. C'est effectivement là une de ses grandes qualités : l'expérience micrologique s'avère trop ténue pour "supporter" un investissement fortement égo-centré.

5 Pierre Mayol, "habiter",
in *L'invention du quotidien*
– 2; habiter, cuisiner,
coll. folio, 1994, p. 23.

Accorder le maximum de temps au minimum d'espace

Une dernière qualité mérite d'être soulignée. L'expérience micrologique opère une distorsion des temps et des espaces. Elle dilate le temps tout en contractant les espaces. Elle procède à l'inverse de ce que nous réserve habituellement notre expérience urbaine au sein de la métropole. En effet, "le rapport qui lie l'habitat au lieu de travail est, le plus généralement dans l'espace urbain, marqué par la nécessité d'une coercition spatio-temporelle qui exige de parcourir le maximum de distance dans le minimum de temps. [À l'inverse], la pratique du quartier introduit de la gratuité au lieu de la nécessité; elle favorise une utilisation de l'espace urbain non finalisé par son usage seulement fonctionnel. À la limite, elle vise à accorder le maximum de temps à un minimum d'espace pour libérer les possibilités de déambulation"⁵.

L'expérience micrologique fait surgir une nouvelle disponibilité. En resserrant l'espace, elle ré-ouvre le temps – le temps que l'on peut consacrer, une après-midi entière, à jardiner quelques centimètres-carré et à déambuler aux alentours de ces quelques centimètres-carré... Ce pourrait être la touche finale de cette analyse que de mettre en valeur ce principal apport d'une

expérience micrologique, à savoir cette capacité à dilater le temps et à inventer de nouvelles "disponibilités".

Pour conclure, il convient de faire retour sur l'énoncé qui a servi de frontispice à ce développement : "le choix du petit". Henri Lefebvre accorde une authentique portée stratégique à cet engagement micrologique : "Qu'est-ce qui échappe à l'État ? Le dérisoire, les minuscules décisions dans lesquelles se retrouve et s'éprouve la liberté [...]. À partir des micro-décisions, la liberté cherche à prendre son élan. S'il est vrai que l'Etat ne laisse hors de lui que l'insignifiant, il n'en reste pas moins que l'édifice politico-bureaucratique-étatique a toujours des fissures, des interstices et des intervalles. D'un côté l'activité administrative s'acharne à boucher ces trous, laissant de moins en moins d'espairs et de possibilités à ce qu'on a pu appeler la liberté interstitielle. D'un autre côté l'individu cherche à élargir ces fissures et à passer par les interstices"⁶.

À la suite d'Henri Lefebvre, nous dirions que le projet ECObox introduit des lignes de rupture (des fissures) au sein des appartenances et des identités urbaines – des ruptures dans la façon d'investir l'espace et de reconquérir une certaine "disponibilité" urbaine (des temps et des lieux pour vivre la ville autrement),

mais également des fissures provoquées dans les imaginaires urbains (des temps et des lieux pour penser et pratiquer la ville autrement et désinhiber les imaginaires). Le choix du "micro" s'inscrit bien dans une stratégie : la façon la plus opportune et la plus pertinente, dans un contexte donné, pour éprouver en termes différents et dans une perspective inhabituelle certaines réalités de vie. Le "micrologique" est donc avant tout un mode d'accès aux réalités – et ces réalités n'ont en soi rien de particulièrement petit, éphémère ou anecdotique. La stratégie est "micro" mais la réalité, ainsi rencontrée et interpellée, ne l'est pas particulièrement. Il convient de ne pas confondre la logique d'action (le micrologique) et la réalité concernée par cette action (la vie d'un quartier). Le choix du "petit" ne traduit pas une préférence pour des réalités maintenues à portée de main, toujours en proximité, supposées faciles à gérer à cause de leur accessibilité. Ce n'est certainement pas une question de taille. Le choix du "petit" est avant tout une stratégie d'action, une stratégie bien plus offensive que ne le laisse entendre le mot. Procéder par micro-dispositifs est une manière, pour ECObox, de donner de multiples impulsions à sa propre dynamique. À partir de micro-décisions et de micro-équipements, le projet *cherche à prendre son élan*. Il se relance, se ré-amorce régulièrement, se

6 *Critique de la vie quotidienne*
III – *De la modernité au modernisme (Pour une métaphilosophie du quotidien)*,
L'Arche éditeur, 1981,
pp. 126-127.

ré-active constamment. Il gagne en intensité et en portée, même s'il perd (peut-être) en envergure d'action. La logique "micro" est une stratégie d'intensification. Le choix du "petit" est également une stratégie de "harcèlement" du réel, une façon de l'interpeller sous différents angles. La logique "micro" est une stratégie de démultiplication et de dissémination, non pour multiplier en soi les initiatives mais pour travailler les réalités sous différents

angles, à de multiples occasions, dans diverses perspectives. Le "micrologique" correspondant à un choix de mobilité et de réactivité, dans l'espoir, à terme, de provoquer des fissures, d'introduire des porosités, d'entrebâiller les situations.

Le "micrologique" est donc une stratégie à double détente : une logique d'intensification (donner son élan au projet) et logique d'ouverture (réaliser des percées, donner ainsi un certain allant au projet).



ECO
box

PALETTES



Jusqu'où soutenir le pluriel des différences ?

Un projet se formule en termes d'objectifs mais sa mise en oeuvre n'est jamais exactement indexée sur eux. Il ne se développe jamais dans le droit-fil de ce qu'il annonce à son démarrage. Cet écart est constitutif d'une démarche-projet. L'énonciation d'un certain nombre d'objectifs est indispensable à son lancement sans que nécessairement, par la suite, il n'en satisfasse complètement l'exécution, ni n'en comble la réalisation.

Le projet se décale progressivement par rapport à ses propres objectifs. Cette prise de distance est réellement consubstantielle à son développement.

Un projet ne se contente donc pas de mettre en application les ressources (projectives) dont il dispose à son lancement. Il n'avance pas de manière linéaire, comme le ferait une action qui se déclinerait à partir de ce qu'elle incorpore dès l'origine, qui se déploierait donc peu à peu, en parfaite continuité avec elle-même. Les objectifs remplissent une fonction qui s'apparente à celle de l'objet social d'une association lors du dépôt des statuts : une énonciation inaugurale, à la portée réellement fondatrice, mais qui n'est pas totalement ré-investie ou ré-attestée par la suite.

Accéder à l'historicité de l'expérience

ECObox, comme n'importe quel projet, s'est soumis à l'exercice et a formalisé ses objectifs. Voilà la façon dont ils sont rédigés dans un dossier de financement : "En proposant l'investissement temporaire et participatif des espaces en friche ou sous aménagés, notre projet a trois objectifs : l'élimination des "poches de dégradation" constituées par les terrains délaissés, pour des durées de 5-6 ans en moyenne, et leur transformation en espaces verts et de détente, espaces manquant cruellement dans ce quartier ayant une densité au-dessus de la moyenne parisienne; l'implication des acteurs locaux existants et la création des conditions pour l'apparition de nouveaux acteurs autour d'un micro-équipement (ECO-box) et de ses activités régulières favorisant l'appropriation de l'espace de vie et de proximité sociale; la création d'un réseau d'information et de communication locale (module LOCAL-com) favorisant une meilleure connaissance des différents acteurs locaux, leur mise en dialogue et l'émergence d'un état de confiance et de sociabilité manifesté aux différentes échelles de quartier" [Réseau d'Éco-urbanité, politique de la ville, janvier 2002]. Les objectifs se trouvent fréquemment formulés dans les dossiers administratifs, à l'occasion d'une réponse à un appel d'offre ou lors d'une demande de financement, car la présentation

leur activité. La contrainte administrative (instruire une demande, informer un dossier) force la formulation / formalisation des projets et, de la sorte, leur octroie une certaine visibilité (en regard des attentes politico-administratives) et lisibilité (au regard, à tout le moins, des décideurs publics).

Il y a effectivement quelque chose de troublant à ce que l'accès à l'historicité d'un projet se fasse essentiellement à travers un prisme politico-administratif.

Nous l'avons soulignée : la délimitation des objectifs possède une portée inaugurale. Ce travail d'énonciation représente en quelque sorte l'acte constituant sur lequel s'adosse le processus. Mais les termes de cette fondation se font de plus en plus silencieux au fur et à mesure que l'action se poursuit. En se réalisant, en se concrétisant, en s'incorporant dans une multitude d'actes et d'expériences, ces objectifs initiaux acquièrent la robuste évidence de ces choses devenues si familières qu'elles n'ont plus besoin de se dire, qu'elles n'appellent plus de commentaires, au risque parfois de tomber dans l'oubli. Autre raison à leur silence : ces éléments constitutifs sont repoussés dans le passé par la "productivité" même du projet qui leur substitue continûment de nouvelles perspectives, de nouveaux énoncés, de nouvelles actualités. Rapidement, ils apparaissent comme un antécédent lointain,

que même les "initiateurs" du projet ne prennent plus la peine d'exhumer. Ils se déréalisent. Comment éviter qu'ils ne soient définitivement enfouis sous la multiplicité des expériences présentes ?

Cette déréalisation progressive des objectifs fondateurs peut néanmoins être contre-carrée, à condition que l'accès à l'histoire du projet reste ouvert (qu'il ne soit pas inhibé par l'imposition d'une histoire "autorisée") et que son processus puisse se (re)tracer (que chacun puisse le reparcourir en son nom propre). À condition que le projet puisse se vivre (se penser, se discuter, se confronter) dans son historicité. S'il préserve une relation active à sa propre histoire, alors, le projet, dans sa délimitation constituante, ne sera jamais véritablement épuisé par l'ensemble de ses réalisations, ne sera jamais complètement réalisé par ses expériences présentes.

La grande majorité des personnes qui participent aujourd'hui à ECObox et qui s'activent dans le lieu n'ont qu'une connaissance très lointaine de ce qu'a pu être la motivation initiale du projet et ce qu'en ont été les idées fondatrices. Les "initiateurs" du projet ont tout à fait conscience de ce décrochage et se soucient aujourd'hui de raccorder les termes de cette histoire. La relecture historique du projet figure, par exemple, à l'ordre du jour de l'assemblée générale du 22 mai 2004.

consistance temporelle à leur présence dans le lieu – un moyen également pour se réapproprier l'historicité de leur propre expérience. Mais au-delà des trajectoires de chacun, ces récits "informent" le projet dans son ensemble dans la mesure où chaque récit dévoile ou invente des "conditions de possibilité" du projet. Chaque récit déclare en quelque sorte : voyez le projet peut exister ainsi. Cette mise en récit est donc également une façon d'accéder à l'historicité du projet lui-même, dans sa manifestation propre, dans son existence globale et partagée. Chaque récit porte la trace de la pluralisation de ce projet – une démultiplication / dissémination qui en signe effectivement l'histoire.

À une deuxième reprise, cette dimension historique a émergé. L'assemblée générale s'est interrogée sur la possibilité d'ouvrir de nouvelles friches. Il devenait alors possible de renouer avec les objectifs fondateurs du projet (proposant "l'investissement temporaire et participatif des espaces en friche ou sous aménagés"), sans, pour autant, faire allégeance à une expérience considérée comme fondatrice, qui prendrait alors valeur d'autorité et de vérité, mais, plutôt, en réitérant en d'autres situations et en termes certainement différents le mouvement initial du projet. Les mêmes énoncés reprenaient

corps, nullement par un fait d'autorité, mais par leur ré-emploi dans des circonstances certes différentes mais inscrites dans une perspective commune. L'expérience antérieure – première –, en l'occurrence l'occupation de la Halle Pajol, retrouvait son actualité, non parce qu'elle servait d'exemple à des initiatives nouvellement envisagées mais parce qu'elle était revisitée en fonction d'autres engagements, d'autres envies, d'autres opportunités. La relation que le projet entretient avec sa propre histoire n'est pas une relation d'autorité car, en la matière, aucune histoire "officielle" n'impose sa loi. Il ne s'agit pas de renouer avec le projet dans son état premier mais de l'instruire différemment (de l'informer par une expérience récente) à l'occasion de l'occupation d'une deuxième friche. C'est donc bien à travers son prolongement, sa réitération, son redéploiement que le projet accède à sa propre historicité, aucunement à travers la survivance d'un énoncé originaire ni la répétition d'une expérience fondatrice.

Avant de pouvoir se transmettre et se partager, cette historicité doit avant tout s'éprouver. C'est lorsqu'ils se mettent à l'épreuve d'une expérience inédite que les objectifs fondateurs reprennent sens et font sens pour des personnes récemment arrivées.

En ouvrant une deuxième friche en voisinage de la première, ECObox relève une sorte de défi : le défi auquel le confronte ses propres objectifs. Il affiche sa vocation participative... encore faut-il qu'il l'assume effectivement à l'occasion d'une nouvelle expérience. Il prend en quelque sorte le risque d'exister alors qu'il pourrait se replier confortablement derrière l'autorité d'une expérience acquise. Le projet va être confronté à des conditions qui excèdent nécessairement ce qui fût vécu antérieurement. C'est une façon d'en éprouver la pertinence, d'en juger le bien-fondé. C'est une façon, pour le projet, d'assumer une relation "offensive" et exigeante à sa propre histoire.

Favoriser la participation des habitants, c'est permettre aux habitants d'accéder à l'historicité d'une expérience afin, en particulier, que leur relation au projet ne se limite pas à des visées instrumentales ou consuméristes (venir à ECObox consommer une activité de jardinage et un temps de loisir). Tel est l'enjeu, au printemps 2004, de l'ouverture d'une deuxième friche. À cette occasion, deux perspectives se dégagent : d'une part, accepter que le projet se dise "en nom propre"¹ et qu'il incorpore une multiplicité d'antériorités (pas seulement celle des "fondateurs" mais aussi celle des nombreuses personnes qui le rejoignent pour des motifs "propres"), d'autre part,

accepter que le projet se réemploie ailleurs et différemment et qu'à cette occasion il réitère en d'autres termes ses objectifs initiaux. Le projet ECObox est donc soumis à une double épreuve, mais une épreuve profitable, constituante... Il est mis à l'épreuve d'une multiplicité de récits (en nom propre) qui chacun exprime un fragment de son histoire. Il se met à l'épreuve de circonstances nouvelles (l'occupation d'une autre friche) et révisé ses objectifs en proportion des acquis, des apports, des ouvertures que cette expérience inédite lui réserve.

ECObox accède à sa propre historicité nullement sur un mode répétitif (des objectifs reconduits en toute situation) ni sacralisé (une histoire accréditée). Il se confronte en conséquence à une question particulièrement difficile, que Luce Giard formule ainsi : "jusqu'où soutenir le pluriel des différences"², à la fois la pluralité des noms propres et la multiplicité des expériences communes. La question est effectivement stratégique : jusqu'à quel point cette histoire peut être reparcourue, retracée (reformulée au singulier) sans dissoudre son ambition initiale ?

ECObox inclut un principe "participatif". "Un aspect fondamental de [son] approche est l'implication concrète des habitants en tant qu'acteurs actifs des projets, pour obtenir un ancrage des projets dans le tissu social et pour

1 Le nom propre en tant que "démonstratif d'existence", selon la formulation de Michel de Certeau in *La faiblesse de croire*, coll. Points-essais, 1987, p. 274.

2 In Michel de Certeau, *La prise de parole (et autres écrits politiques)*, coll. Points-essais, 1994, p. 17.

répondre de plus près aux problèmes existants" [Réseau d'Éco-urbanité, Politique de la ville, janvier 2002]. Ce principe participatif joue à la fois comme signe d'ouverture et comme critère de délimitation. Un signe d'ouverture dans la mesure où un projet participatif doit "supporter" l'adjonction de nouvelles perspectives, la survenue d'initiatives déconcertantes... Mais également un signe de délimitation qui permet de positionner le projet et de l'opposer à des propositions qui, justement, iraient à l'encontre de cet idéal participatif. Par exemple, cette démarche participative doit parfois être rappelée à des habitants qui verraient dans ECObox un simple jardin public et dans les "porteurs" du projet des animateurs de quartier, sensés prendre en charge les enfants le samedi après-midi (et pourquoi pas le mercredi ?, et pendant les vacances scolaires ?). D'ailleurs, si ECObox indexe trop étroitement ses jours d'ouverture sur ces temps péri-scolaires, il risque d'entretenir cette ambiguïté et de prêter alors le flan à des dérives de cet ordre.

Autre exemple : ce principe participatif doit être également ré-attesté auprès d'artistes qui, séduits pas le lieu, se proposent d'y présenter leur spectacle, d'y ouvrir un atelier ou d'y "implanter" leur création. Et l'on sait combien l'art actuel se plaît à investir les espaces "non conformes"... ECObox ne convient pas à des artistes exclusivement

centrés sur leurs pratiques de créateur. Un artiste qui s'implique dans le lieu doit accepter de se déplacer, de se déplacer au sein de sa propre pratique, mais aussi de se déplacer dans le lieu, comme d'autres, c'est-à-dire y être présent en tant qu'habitant, habitant du quartier... ou habitant de la métropole parisienne (et pourquoi pas de la mégapole européenne) mais bel et bien en tant qu'habitant qui participera au jardinage, préparera un repas collectif, partagera un temps d'échange ou d'activité avec les enfants présents dans le lieu...

Jusqu'où soutenir le pluriel des différences ? La question n'attend évidemment pas de réponse. Comme telle, en tant que question, en tant qu'interpellation du projet, elle dessine néanmoins une ligne de conduite. 1) Le projet, parce qu'il implique une démarche participative, ne peut pas se replier sur lui-même; il doit assumer son devenir pluriel et différencié. 2) Mais, dans la mesure où il revendique un idéal fort (en particulier, justement, cette attention portée à la participation des habitants), il doit veiller à ce que les initiatives restent compatibles avec les principes qui ont présidé à sa naissance; il inscrit son devenir dans une perspective clairement définie et en délimite donc les contours. Cette ligne de conduite à double détente

3 Les "niveaux de réalité" sont définis en ces termes par Henri Lefebvre : "Un niveau désigne un aspect de la réalité, mais ne se réduit pas à une prise de vue sur cette réalité. [...] Chaque niveau résulte d'une analyse qui dégage et explicite le contenu des autres niveaux. Chacun d'eux est à la fois résidu et produit", *Critique de la vie quotidienne II – Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, L'Arche éditeur, 1961, respectivement p. 123 et 124.

pourrait se caractériser ainsi : une action en souci de compatibilité (le respect des principes constituant le projet), aucunement en attente de conformité (l'exacte mise en oeuvre des objectifs adoptés lors du lancement).

Le projet désigne plus et autre chose que ce qu'il énonce

Nous venons de le souligner : le projet ne reste pas consigné dans son énoncé inaugural et n'agit jamais en complète conformité avec ses objectifs. Il se ré-étage au fur et à mesure de son avancée. Dit autrement, il incorpore progressivement plusieurs "niveaux de réalité"³. Il progresse en se différenciant. À son "étagement" de départ – niveau fondateur et inaugural, fortement centré sur une énonciation projective (des objectifs) – il substitue ou ajoute d'autres réalités, d'autres modalités d'existence, en fonction, par exemple, des nouvelles aspirations que les acteurs introduisent, des bifurcations auxquelles certains blocages peuvent contraindre, des perspectives différentes que l'expérience dessine peu à peu... Nous poursuivrons donc l'analyse du projet ECObox à partir de cette double hypothèse : un projet se construit pas décalages successifs, un projet admet et contient plusieurs niveaux de réalité, et les contient simultanément. Le processus de

différenciation opère donc à la fois de manière latérale : des écarts, des déplacements, des bifurcations, et de manière étagée : des niveaux de réalités différents qui, loin de seulement se superposer, s'enrichissent mutuellement et se critiquent l'un l'autre, ainsi que le formule Henri Lefebvre.

Le projet désigne plus et autre chose (lors de sa mise en oeuvre) que ce qu'il énonce (dans ses objectifs). Parfois le projet s'éloigne de ses investissements concrets et prend certaines libertés avec sa propre réalité. Il relance les envies, les participations, les motivations. Il rend leur liberté à d'autres intentions, jusqu'alors réfrénées ou ralenties. À d'autres moments, il revendique un certain réalisme et s'attache à finaliser, à faire aboutir, à matérialiser... Ces différents niveaux de réalité s'impliquent réciproquement et leur déplacement s'avère particulièrement productif pour l'avancée du projet. En emboîtant le pas à Henri Lefebvre nous dirions que le projet ECObox "englobe la critique de l'art par la quotidienneté et de la quotidienneté par l'art, celle des sphères politiques par la pratique sociale quotidienne et inversement. Elle comprend aussi, dans un sens analogue, la critique du sommeil et du rêve par l'éveil (et inversement), la critique du réel par l'imaginaire et par le possible, et réciproquement. C'est dire qu'elle commence par établir des rapports

dialectiques, des réciprocitys et des implications, et non, comme [on le fait habituellement], une hiérarchie sans rapports" 4.

Notre écriture peut sembler spéculative, elle implique pourtant des situations éminemment concrètes. Nous allons pouvoir le constater en accompagnant un des "animateurs" d'ECObox le temps d'un samedi après-midi.

Déjà, avant d'arriver sur le lieu, tout en marchant, notre interlocuteur évoque un "événement" survenu en cours de semaine. En passant par hasard rue Pajol, le mercredi, il constate qu'un groupe de personnes est en train de créer une parcelle. Que des personnes s'activent dans les jardins en cours de semaine est tout à fait habituel puisque de nombreux habitants (adhérents de l'association) disposent d'un jeu de clés et viennent volontiers, lors de leur temps libre, entretenir leur jardin. Par contre, qu'une parcelle soit réalisée en dehors d'un samedi après-midi, et sans la présence d'un des "initiateurs" du lieu, est tout à fait inédit. Dans un premier temps, il s'en agace, trouvant un peu désinvolte ou indélicat de procéder de la sorte, presque à la sauvette. Dans un deuxième temps, il voit plutôt de la maladresse dans cette manière de faire. Il rejoint donc les personnes et s'efforce de

reprendre la situation avec elles de manière constructive, sans blâmer leur initiative, mais leur montrant que leur manière de procéder était en fait préjudiciable à leur propre intention, aller à l'encontre de leur attente. En effet, une parcelle doit être confectionnée en respectant certaines recommandations techniques afin, en particulier, que la terre ne s'évacue pas à la première pluie. En second lieu, la création d'une nouvelle parcelle doit s'intégrer au projet d'ensemble du jardin et donc se réfléchir collectivement, de manière à respecter des zones de déplacement entre les parcelles et maintenir des espaces partagés au sein du jardin où chacun peut s'asseoir, s'arrêter et discuter.

Cette initiative – peu importe en l'occurrence sa maladresse – s'écarte de la règle convenue. Ce qui se fait habituellement le samedi est entrepris un autre jour. Ce qui se réalise traditionnellement en présence des "animateurs" du projet est engagé indépendamment d'eux. Le projet n'est plus aussi clairement tracé (un temps, un lieu, une présence) mais emprunte désormais des chemins de traverse. Il bifurque. Les "initiateurs" du projet et les "habitués" vont devoir raccorder les initiatives et reconstituer une trame cohérente entre des engagements qui, partiellement, se déportent, se disjoignent.

également évoquer les nombreuses fois où notre "interlocuteur" est intervenu auprès des enfants pour recaler leur activité ou relancer leur jeu.

Ce qui nous importe de souligner pour finir, c'est l'égalité de disponibilité dont a fait preuve notre "interlocuteur" quelles que soient les situations rencontrées (ludique, artistique, culinaire, politique). ECObox ne hiérarchise pas les implications. Notre observation ne pêche pas par naïveté, nous sommes bien évidemment conscient que des effets de distinction et de hiérarchisation peuvent poindre à n'importe quel moment, souvent de manière insidieuse. Néanmoins, à sa mesure et à son échelle, ECObox parvient à les maintenir à distance.

Un projet qui se ré-amorce sur de nouveaux plans

Nous avons placé notre observation participante sous les auspices d'Henri Lefebvre et sa critique de la vie quotidienne. ECObox suppose une quotidienneté constamment ré-inscrite dans des rapports au ludique, au politique, à la socialité, à la création artistique, au festif..., une quotidienneté qui n'est ni entravée ni restreinte mais qui se ré-amorce fréquemment sur de nouveaux plans. C'est dire, comme

l'écrit Henri Lefebvre, qu'elle commence par établir des "rapports dialectiques, des réciprocitys et des implications", loin de la "hiérarchie sans rapports" qui caractérise généralement les interventions urbaines classiques – des interventions fréquemment auto-centrées sur leurs objectifs et focalisées sur un unique plan (aménagement, équipement, voir esthétisation), à l'exclusive d'autres, souvent plus en proximité avec les habitants (convivialité) ou de conception plus "permissive", plus ouvertes aux réciprocitys et aux implications croisées. De trop nombreuses interventions urbaines répondent si parfaitement à ce qui les motive (un aménagement, un équipement) qu'elles se bornent alors à n'être que ce qu'elles sont; si parfaitement accordées à elles-mêmes qu'elles n'offrent aucune liberté dans l'usage et l'investissement des espaces et des équipements. Rarement elles ne désignent plus et autre chose que ce qu'elles énoncent.

Si ECObox réserve de plus grandes "mobilités" et transversalités, si le projet ne se restreint pas à son activité la plus immédiate et la plus évidente (le jardinage), s'il ne reste pas cantonné sur un unique plan, cela tient beaucoup au choix qui a été fait d'une conception micrologique. Le choix du "micro" évite qu'une activité capte toute

5 Pour Gilles Deleuze, une société c'est quelque chose qui ne cesse de fuir par tous les bouts et son problème (de gouvernement) c'est, justement, de parvenir à colmater, à résorber, à contenir... toute cette réalité en fuite. Cf. Deux régimes de fous, Les éditions de Minuit, 2003, p. 261.

l'attention ou phagocyte entièrement l'implication des personnes. Le "micro" n'atteint jamais une envergure suffisante pour absorber toute la disponibilité. Il laisse nécessairement "filer" la situation et ne peut empêcher les implications de fuir⁵ vers d'autres centres d'intérêt, vers d'autres niveaux d'expérience.

À la question de Luce Giard – Jusqu'où soutenir le pluriel des différences ? – ECObox ne répond pas de manière incantatoire, en peuplant et surpeuplant ses objectifs d'appels à la participation, à l'interculturalité ou au respect des différences; il tente néanmoins d'y faire face en inscrivant cette préoccupation dans ses choix de conception et de fonctionnement. Cette question n'attend pas de réponse, et certainement pas sous la forme d'un

emballement langagier qui noie le questionnement plus qu'il ne l'élabore. Une autre voie est possible : incorporer cette question (la participation / différenciation) dans l'existence même du lieu – dans la production de ses équipements et dans la confection de ses agencements humains et techniques – et faire en sorte qu'elle devienne un composant majeur de son organisation, que chaque initiative soit pensée à l'aune de cette question, à travers elle et de son point de vue. Cette question n'attend pas de réponse mais elle peut, par contre, s'objectiver dans le projet, s'incorporer en lui, lui devenir complètement naturelle. En quelque sorte intégrer sa quotidienneté et, à partir de ce plan familial, se ré-inscrire dans d'autres perspectives, politiques, urbaines, artistiques...



ECO
box

OEILLETONS



La relation que le projet entretient avec lui-même : Questions de régulation

ECObox est à la fois un projet et un lieu. La conception participative du projet et l'agencement très ouvert du lieu rendent illusoire toute tentative de régulation qui procéderait de façon prescriptive ou directive. À l'inverse, il serait présomptueux de parier sur la convergence naturelle et spontanée des implications et des présences, toutes forcément plurielles et malaisées à coordonner. La question de la régulation se pose, sans que l'on puisse trouver une réponse parfaitement adaptée du côté d'un outillage classique, de type procédural (des procédures de fonctionnement) ou réglementaire (affichage d'un règlement intérieur), mais sans que l'on puisse non plus sous-estimer l'importance de la réponse à apporter. ECObox, du fait de sa conception participative, se ferme les deux voies généralement retenues : soit s'en remettre à des procédures extériorisées et objectivées (une réglementation), avec l'espoir qu'une fois la règle énoncée la question de la régulation se trouve naturellement résolue, soit s'abstenir de toute initiative, au nom d'un

idéal non-interventionniste, au risque de laisser libre cours aux formes les plus conservatrices de régulation, souvent également les plus discriminantes : les personnes qui prendront "spontanément" à leur compte les tâches de coordination seront sans surprise celles qui sont les plus légitimes pour le faire, du fait de leur métier ou de leur trajectoire sociale. Pour les "initiateurs" du projet ECObox, la position est inconfortable puisqu'ils ne peuvent ni se défaire de la question en accordant tout crédit aux logiques purement "formalistes" – comme si le fait de rendre explicite une régulation (en énonçant une règle) la rendait effective – ni s'exempter de toute responsabilité en considérant que le temps joue en leur faveur et que les attentes et les initiatives finiront par s'accorder *a minima* entre elles sans qu'il soit nécessaire d'explicitier les conditions et les bases de cet "accord" ou de ces "raccords".

Nous ne disons pas que la formulation de règles soit superflue ni que des fonctionnements informels ou implicites ne contribuent pas à la régulation du lieu, simplement nous soulignons que ces deux registres sont loin d'épuiser la question.

Une régulation qui s'accomplit dans le dialogue

Le promeneur (le sociologue-promeneur) qui franchit pour la première fois le portail d'accès à la Halle Pajol est un peu déconcerté : nul signalétique pour le guider dans sa découverte du lieu, ni panneau d'information qui l'instruirait sur ce qui l'attend dans ce vaste espace en friche. Aucun itinéraire n'a été tracé à son attention. Aucun jalon n'a été posé qui l'aiderait à se repérer : pas d'affiches, pas de panneaux d'information devant lesquels s'arrêter. Il ne rencontre aucun de ces "intercalaires" (présentoir pour prospectus, affichages...) qui sont habituellement disposés à l'entrée d'un bâtiment ou d'une cour et qui sont censés accueillir le visiteur et l'orienter – des objets ou des équipements "intercalés" qui facilitent le passage entre la rue et le bâtiment, qui ménagent une transition. Rien de tel à l'entrée d'ECObox. Aussitôt le portail franchi, le promeneur est immédiatement immergé dans le lieu. Aucune signalétique ne filtre sa venue. Rien ne s'intercale entre sa présence et l'espace auquel il vient d'accéder. ECObox se présente sans médiation.

Le fonctionnement d'ECObox n'est pas sur-ligné par des signalétiques, des instructions écrites ou des consignes apposées en divers endroits : sur les portes, aucune indication quant à leur "destinée" (sur quoi

ouvrent-elles ?), à proximité des jardins, pas d'annonces qui informeraient sur leur entretien et leur organisation. À la différence de ce que l'on peut observer habituellement dans des endroits accueillant du public, le lieu, ici, n'a pas besoin d'être instruit constamment par l'écrit pour réussir à "fonctionner". ECObox recourt assez peu à cette forme de "prise d'écriture" qui tend à redoubler systématiquement les pratiques et les usages. Cette prise d'écriture peut devenir envahissante, au risque d'étouffer complètement les initiatives des habitants et l'expression des singularités. Elle est quasiment absente du côté d'ECObox. En effet, que pourrait signifier l'installation d'un panneau d'information ou d'une notice explicative à l'entrée des jardins ?, que les habitants-usagers ne parviennent pas à se forger eux-mêmes un avis, une opinion ?, qu'il est préférable de leur "tenir la main" et de les guider dans leur engagement ?, que leur participation fait désordre et qu'il convient de la discipliner par l'intermédiaire de consignes et de recommandations ?

Considérées isolément, ces différentes "prises d'écriture" sont parfaitement anodines – en quoi le fait d'apposer une petite affichette pourrait déranger ? – mais associées les unes aux autres, elles ont tôt fait de construire une sorte de paratexte qui filtre l'accès au lieu et au projet, qui parfois même se

substituée à lui comme si le projet devait se dire dans des termes appropriés, comme si l'usage du lieu se cantonnait désormais à ce que les mots accrédités lui assignent, lui attribuent. Dans de nombreux projets urbains, les usages et les participations sont sans cesse re-pris, rattrapés, re-saisis par d'innombrables injonctions écrites. Tout laisse penser que les "concepteurs" et les "porteurs" de projet, lorsqu'ils procèdent ainsi, sont surtout en souci de combler, dans chaque usage, dans chaque présence, ce qu'elle peut comporter d'insoupçonné et d'imprévisible, même s'ils justifient leur frénésie signalétique et ordonnatrice par la volonté de gagner en efficacité (une plus grande lisibilité du fonctionnement) ou en confort pour l'utilisateur (un usage parfaitement lissé).

Ces différentes prises d'écriture¹ reflètent essentiellement le monologue (élogieux) que le projet développe sur lui-même. Elles en signent la fermeture. En la matière, nous pouvons vraiment parler d'écrits monologiques² dans la mesure où ils sont conçus pour fonctionner sans s'adresser à personne en particulier et pour s'interpréter uniquement à partir d'eux-mêmes, sans sollicitation d'un contexte, indépendamment d'un destinataire. Affichette d'information, consignes d'utilisation, règles de sécurité, règlement intérieur, autant de prises

d'écriture qui construisent peu à peu ce discours ininterrompu (et précautionneux) que nombre de projets tiennent à propos d'eux-mêmes.

Le projet ECObox procède à l'inverse. Il se rapporte directement aux personnes, à leur envie, à leur attente, sans qu'une prise d'écriture ne s'immisce entre leur implication et la réalité du lieu. Le projet avance à découvert, sans s'abriter sous une carapace d'informations et de recommandations, sans se dissimuler derrière ce que pourrait être une "bonne" pratique. Il n'a pas besoin de témoigner d'un idéal de fonctionnement par la redondance d'une écriture (mode d'emploi, consignes, règlement intérieur...). Est-il nécessaire de préciser que nous ne critiquons pas en tant que telle toute écriture du projet mais que nous nous interrogeons sur ces multiples prises d'écriture qui, insidieusement, opèrent comme de véritables prises de pouvoir, qui plus est, agissant au quotidien et au plus près des "fonctionnements".

Nombreux sont les projets à s'adresser uniquement à eux-mêmes. Si attentifs à contenir leurs propres initiatives de peur qu'elles ne débordent et s'échappent, qu'ils multiplient les consignes, les recommandations, les modes d'emploi – toutes sortes d'écrits monologiques par l'intermédiaire desquels le projet idéalement constitué

1 Un clin d'œil à une formulation célèbre de Guy Debord, *La société du spectacle*, éd. Gérard Lebovici, 1971, p. 17 : "Le spectacle est le discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même, son monologue élogieux".

2 Cf. Anni Borzeix, Béatrice Fraenkel (coordonnée par), *Langage et Travail (Communication, cognition, action)*, CNRS éditions, 2001, p. 90.

3 Nous reprenons les quatre dimensions que retient Henri Lefebvre dans son analyse du temps quotidien : l'accompli, le prévu, l'incertain et l'imprévisible, en considérant bien sûr que "ces notions ne cessent de s'affiner et de se différencier en s'approfondissant", in *Critique de la vie quotidienne II (Fondements d'une sociologie de la quotidienneté)*, L'Arche éditeur, 1961, p. 233.

4 "Contre l'analyse pessimiste d'une mainmise des pouvoirs qui réussiraient à imposer à tout le corps social la marque de la loi, par un "quadrillage" des individus à chaque instant, [Michel de Certeau] maintenait le surgissement intérieur d'une liberté inventive, productrice de mille petites ruses, créatrice de micro-pouvoirs dont le jeu subtil entre forces et contre-forces ménageait dans l'ordre social des interstices, ouvrant ainsi de minuscules espaces de liberté silencieusement mis à profit", Luce Giard en introduction à Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, Points-Essais, 1987, pp. 13-14.

(le "bon" usage) répond au projet réellement existant et s'efforce de le re-saisir, de l'enserrer, en fait de le maintenir dans des perspectives acceptables.

C'est la raison pour laquelle la régulation d'un projet est si difficile à régler et à stabiliser car il s'agit avant tout pour le projet de construire une bonne distance vis-à-vis de lui-même. Quelle part accorde-t-il à ses réalités les plus instituées, quelle part réserve-t-il à des initiatives plus autonomes, fortement singularisées ? Comment parvient-il à s'approfondir non seulement sur le plan de ce qu'il a accompli et de ce qu'il prévoit à terme mais également sur le plan des incertitudes auxquelles il se confronte et de l'imprévisible qui s'impose inéluctablement à lui³ ? Est-ce si difficile pour un projet d'assumer son incomplétude ?

Au-delà de ce qu'il dit de lui (la formulation de ses objectifs) et de ce qu'il dit sur lui (différents écrits monologiques), un projet existe également à travers ses plages de silence. Contre la vision d'un projet en rapport exclusif à soi (le monologue élogieux ou anxieux qu'il tient sur lui-même), ECObox laisse son fonctionnement toujours entr'ouvert ou entrebâillé. Il n'a pas réponse à tout. Il ne dispose pas d'un mode d'emploi à destination de n'importe quel usage. Il conserve une certaine modestie dans ses orientations et

se montre peu enclin à formaliser des recommandations. Il sait se faire silencieux, quitte à peu communiquer sur lui-même. ECObox existe certes à travers ce qu'il énonce (ses objectifs) mais tout autant grâce à de très nombreuses initiatives silencieusement mises à profit⁴. C'est ce que nous avons découvert en observant le "fonctionnement" de ce lieu : qu'il n'est pas si simple de le connaître dans la mesure où il laisse ouverts de nombreux interstices, qu'il n'est pas facile de le cerner car il entrebâille les perspectives plus qu'il ne les ouvre. Les processus y sont souvent très silencieux.

Une régulation toujours au contact

Un samedi après-midi, nous avons porté notre attention sur les "agissements" et les déambulations d'un des principaux "initiateurs" du projet ECObox. Lors de notre présence dans les lieux, le samedi qui précédait, nous avons constaté qu'il était extrêmement occupé sans que nous réussissions à caractériser son occupation, ce qu'elle recouvrait effectivement. Déjà nous savions qu'il ne restait pas centré sur une activité. D'autres "animateurs" du lieu procèdent différemment. L'un d'entre eux, par exemple, une après-midi, s'est attaché à établir le plan et les mesures de la nouvelle friche qui était en train d'être occupée. Une autre personne, familière du

projet, sera restée une grande partie de l'après-midi dans les jardins, s'activant avec un groupe d'enfants, contribuant à l'ouverture d'une parcelle ou échangeant avec les habitants présents autour des jardins. Notre "sujet d'observation", lui, par contre, se déplace fréquemment. Il parcourt et re-parcourt le lieu. Nous le voyons très affairé mais aucunement pressé. Nous nous doutons bien que sa présence, en quelque sorte démultipliée, contribue à la régulation du lieu, mais de façon assez feutrée, sans qu'il soit vraiment possible de mesurer la portée de ses actes ou de ses décisions. Il procède par touches successives, discutant avec l'un, donnant dès que nécessaire un coup de main, répondant à une demande, s'inquiétant de la programmation du soir, se préoccupant de l'organisation du repas pris en commun, interpellant les enfants et les appelant à un peu plus de calme... En détournant un mot-image de Michel de Certeau, nous avons qualifié notre "sujet d'observation" de *marcheur innombrable*, un *marcheur* qui parcourt et re-parcourt le lieu toute l'après-midi, un *marcheur* qui se croise et se recroise lui-même et semble se démultiplier. Cette *célérité patiente* et cette *omniprésence discrète* ont bien sûr un rôle décisif dans l'organisation du lieu et l'agencement des activités. Que pouvons-nous en dire ? Sur le contenu, assez peu,

car cette régulation opère en pointillés. Il est difficile de distinguer un apport d'un autre, d'isoler telle ou telle contribution. Cette régulation ne peut se juger que dans son mouvement d'ensemble. C'est ici que l'image empruntée à Michel de Certeau nous est utile. En se démultipliant, notre "marcheur" parvient à rester en prise ou en phase avec les situations. Il maintient le contact. Il reste au contact. Les initiatives s'accordent sans qu'il soit nécessaire de formaliser un accord. Ce type de régulation parvient à accorder les activités en situation, dans le déroulé même de l'activité, de façon assez réactive – une régulation que nous pourrions qualifier de *sensible* tant elle procède de manière discrète et silencieuse.

Dès lors, comment appréhender un projet dont nombre de dispositions et d'aptitudes se construisent en creux et se rendent si peu manifestes ? Sa régulation ne peut s'accomplir que dans le dialogue. À l'encontre d'une généralisation des "écrits monologiques" qui s'emploient à situer, à positionner, à contenir, à délimiter et qui tendent à clore le projet sur lui-même, ECObox privilégie la prise de parole, sa démultiplication et sa dissémination. Lorsque nous partageons une après-midi avec les "initiateurs" du projet, nous constatons qu'ils entrent en discussion de façon à la fois très diffuse (de courts échanges qui ponctuent l'activité) et très

disposées affectera la confection d'ensemble du jardin, la manière dont il pourra être parcouru et investi (une disposition des palettes qui respecte, par exemple, un principe d'alternance entre zones laissées libres pour le cheminement et zones consacrées au jardinage). La *disponibilité*, par contre, est une qualité, non de bon fonctionnement, mais de libéralité dans l'usage du lieu et dans la participation au projet. Elle en signe l'ouverture et la réactivité. Elle prouve également sa réceptivité.

Les dispositifs renvoient au projet tel qu'il fonctionne, la *disponibilité* au projet tel qu'il se pratique. Dans un cas, le projet possède une portée existentielle (les nombreux procédés qui conditionnent son existence), dans l'autre une portée expérientielle (les nombreuses implications qui lui donnent sens). Si les règles de confection des parcelles ne sont pas respectées, les cultures périront, en particulier si la terre s'évacue au premier orage. *A contrario*, si l'activité au jardin se restreint aux seules exigences du jardinage, alors il y a fort à parier que la participation déclinera. Le projet oscille toujours entre ces deux nécessités : des dispositifs indispensables au fonctionnement et une *disponibilité* maximale pour "accrocher" la participation (adaptabilité et réactivité).

La recherche de réciprocité dans une expérience partagée

Avant de rejoindre la halle Pajol, le promeneur longe un long mur d'enceinte. Le mur est haut, entièrement obstrué, et ne laisse donc rien deviner de ce qui se passe à l'intérieur. Toutefois, si le promeneur est un peu attentif, il découvrira de-ci de-là des trous forés dans le béton qui permettent d'entr'apercevoir les jardins. Ces minuscules trouées ont été percées au printemps 2003 par les habitants et les "initiateurs" d'ECObox. Localisées avec soin, elles parsèment le mur à des hauteurs différentes, offrant ainsi à chaque fois un aperçu spécifique sur les jardins. En se rehaussant sur la pointe des pieds ou en se penchant suffisamment, le promeneur peut alors s'accorder une petite indiscretion du regard, mais le coup d'œil restera furtif. ECObox n'est pas ouvert à la vue de tous; il se laisse entrevoir, parfois surprendre dans son activité, mais avec circonspection, avec parcimonie, et uniquement à travers les quelques oeillets dispersés sur le mur de clôture. En vérité, le visiteur ne découvre réellement le lieu qu'au moment où il y est effectivement présent. ECObox ne ménage guère d'alternatives : il est difficile de le connaître sans le pratiquer / le parcourir ou sans s'y impliquer véritablement à l'occasion d'une initiative (par exemple, la

projection d'un film documentaire) ou d'une activité (l'entretien d'une parcelle). C'est un projet qu'on ne perçoit pas à jour si l'on reste à distance.

ECObox sollicite donc fortement l'implication mais ne la provoque pas. Celui qui souhaite entrer dans le lieu doit le faire franchement et aller jusqu'au bout de sa démarche : y séjourner, s'y arrêter, engager la conversation et rester jusqu'au soir pour un repas pris en commun. Découvrir ECObox, c'est prendre le temps de le faire, en avoir la disponibilité. C'est un projet qui ne se laisse pas découvrir à moitié.

Mais, en aucune façon, ECObox ne force l'initiative, ne brusque la participation. C'est la raison pour laquelle le projet ne s'affiche pas de manière ostentatoire sur le portail d'entrée. Une petite affiche est apposée sur la grille – longtemps ce ne fût pas le cas – mais le passant qui chemine sur le trottoir rue Pajol peut poursuivre son chemin sans être interpellé par une signalétique "bruyante". ECObox ne s'affiche pas. C'est un projet qui, dans son engagement, conserve toujours une certaine retenue.

ECObox entretient des rapports "détendus" avec son environnement. ECObox est une invite à participer. Il n'agit pas avec insistance. Son attitude tranche avec la majeure partie des projets urbains, très interventionnistes,

soucieux de se faire voir et (re)connaître. L'urbanisme contemporain est "bavard", souvent enclin à sur-signaler ses interventions ou à esthétiser ses gestes. À l'inverse, ECObox agit avec retenue.

Une personne qui vient pour la première fois dans le lieu peut être prise au dépourvu, quelque peu décontenancée. De prime abord, le lieu apparaît déconcertant. Quelle attitude adopter ? Vers quel endroit se diriger ? Faut-il s'adresser à quelqu'un ? La rencontre avec le lieu n'est pas immédiate. ECObox est un projet qui ne se livre pas de but en blanc. Il n'est pas si facile de "décoder" et de comprendre son fonctionnement. Le "visiteur" doit trouver ses marques peu à peu. Il commencera par faire le tour des jardins; à un moment il engagera sans doute la conversation avec une personne qui entretient sa parcelle. En parcourant le lieu, il se sentira plus à son aise; il aura en quelque sorte apprivoisé le projet.

L'implication dans le lieu et la participation au projet ne sont pas acquises d'emblée car elles sont intimement liées à l'expérience que chacun s'en fera. Elles prennent à chaque fois des tournures très singulières, justement parce qu'ECObox n'est pas un espace public que l'on croise par hasard ou que l'on occupe occasionnellement; ce n'est ni un terrain de jeu, ni un jardin public, ni une place.

6 Nous avons discuté cette question de la réciprocité à propos du fait associatif in *Variations sur le thème associatif*, Association d'associations, Villa du parc/Annemasse § Mire/Genève, 2002, pp. 2 et 3 (disponible sur le site www.iscra.org).

Du coup, l'asymétrie des expériences est nettement marquée. Entre un habitant familier des lieux qui s'affaire autour des parcelles ou s'installe tranquillement au soleil pour lire, une personne nouvellement arrivée que l'on sent assez hésitante et les "porteurs" du projet en quelque sorte partout-déjà présents, entre ces différents participants les implications se construisent de façon forcément contrastée. Pour autant, cette asymétrie d'expérience n'introduit pas nécessairement des tensions ou des déséquilibres. Il nous semble, après avoir séjourné à plusieurs reprises dans le lieu, que la question clé n'est pas la recherche d'une (improbable) égalité des implications – elles restent irréductiblement asymétriques - mais plutôt la recherche d'une réciprocité dans une expérience partagée. Ce qui importe c'est que chacun, dans le respect de l'expérience qui est la sienne, se déplace sur le "terrain" de l'autre et qu'il le fasse concrètement, en situation, dans la matière du quotidien. Qu'une artiste intervenant dans le projet puisse également préparer le repas pris en commun, que chaque adulte, qu'il vienne ou non en famille, reste attentif à la présence des enfants, que les habitants qu'ils soient responsables ou non d'une parcelle puissent librement profiter des jardins. Cette exigence de réciprocité évite que n'apparaissent des pré-carrés ou des

"zones" réservées. Elle incite chacun à quitter son quant-à-soi, ces enfermements ordinaires qui confectionnent nos existences⁶ : ce ne sont pas mes enfants qui jouent, je ne suis donc pas concerné, c'est la parcelle que j'entretiens et je n'admets pas que d'autres puissent s'y intéresser.

L'impératif de coordination prend alors un caractère très "expérientiel" au sens où cette nécessaire régulation ne se décrète pas : elle se manifeste au sein de l'expérience elle-même. Elle ne se conçoit pas en extériorité à partir de l'intervention d'une personne "autorisée" ou en référence à un cadre établi mais elle s'atteste en situation. Elle s'accomplit à travers des "principes d'action" ou des valeurs partagées, directement intégrés à la conception du projet, en particulier l'engagement réciproque, ainsi que nous venons de le souligner. C'est le mouvement même du projet qui fonde sa régulation, et non une instance externe. Il serait trompeur de concevoir le projet en deux temps, en dissociant le temps de l'action et le temps de la réflexion sur l'action (sa régulation). La coordination des initiatives ne peut pas être restaurée ou reconstituée *a posteriori* mais doit être pensée simultanément à leur réalisation.

Coordonner ou réguler, ce n'est pas simplement donner forme à une expérience. C'est une dynamique qui est constituante

de l'expérience. Nous dirions que la régulation n'est pas une "disposition" (une attention, une préoccupation) qui accompagne l'action ou qui l'assiste dans certaines circonstances, mais bien une "faculté" (une qualité, une capacité) qui est constitutive de l'action, qui s'origine dans la situation. Les principes de régulation, en particulier l'effort de réciprocité qui a retenu notre attention dans le paragraphe précédent, sont inhérents au développement de l'activité et de la participation. D'où l'importance, lorsqu'on conçoit un lieu, d'incorporer à ses débuts, très en amont, cette fonction régulatrice, c'est-à-dire d'intégrer dans son fonctionnement des principes et des valeurs susceptibles de faciliter les articulations, les coordinations, les interfaces. Dans cette conception du projet, action et régulation se co-déterminent, sont consubstantielles l'une à l'autre.

La régulation, une authentique source de créativité

ECObox incorpore sa propre régulation : une régulation active au quotidien et simultanée à l'action, bien différente d'une régulation après-coup ou d'une régulation en extériorité. En guise de conclusion, nous tenterons donc de voir comment cette régulation s'active à l'intérieur des situations. Comment procède-t-elle ? Comment agit-elle au quotidien ? D'abord souligner que ce travail de régulation

inclut un *retour sur expérience* assez fréquent. Il suppose de reconstituer les expériences par leur "revécu". Nous avons pu le constater : très régulièrement, en cours d'après-midi, les "initiateurs" du projet et les habitants les plus impliqués s'échangent des anecdotes. Comme toujours ces anecdotes sont très signifiantes : elles contribuent à la mise en récit de l'activité, son objectivation également (la portée objectivante et distanciatrice de la mise en mots). C'est une façon de restituer la mémoire des événements et de rendre compte également de la manière dont ils ont été intégrés, appropriés, surmontés. Philippe Zarifian décrit parfaitement ce processus de régulation dans sa dimension temporelle, même s'il le fait dans un tout autre contexte que le nôtre : "Il ne s'agit de rien moins que d'une reconstitution, par un revécu, et donc aussi, par reformulation, d'une production originale de ce qu'ont pu être les causes [de l'événement]. C'est un trajet à rebours du temps. C'est la reconstruction du donné de l'expérience par chaque [participant], reconstruction qu'il va confronter à celle des autres. Elle est du type : "il s'est passé ceci et cela sur [le lieu], à tel moment, parce que..."⁷. C'est une véritable chronique de l'activité⁸ qui est tenue ainsi chaque samedi après-midi et de semaine en semaine. Nous l'avons appris "à nos dépens". Un samedi après-midi, nous avons accompagné deux

7 Philippe Zarifian, op. cit., p. 72.

8 Anni Borzeix, Béatrice Fraenkel, op. cit., p. 47 et sq.

9 Michel de Certeau,
*La prise de parole (et
autres écrits politiques)*,
Points-Essais, 1994,
p. 196.

habitants dans une assez longue visite de l'ensemble du site de la rue Pajol; nous avons ainsi arpenté les lieux, en surface et en souterrain. Assez heureux de cette virée, nous nous apprêtons à la raconter à un des "initiateurs" d'ECObox avant de nous rendre compte qu'il en avait déjà connaissance. Un "chroniqueur" nous avait devancé. Cette restitution des (micro-)événements contribue à la régulation du lieu puisqu'elle préserve la mémoire des actions et des interventions, et plus généralement de la multiplicité des "arts de faire" qui sont à l'œuvre dans le projet. Ces chroniques forment un véritable conservatoire de mémoire – un conservatoire des fonctionnements et des dysfonctionnements, des solutions et des résolutions, des réussites et des ratés, mais aussi une mémoire des rencontres, des fêtes et des initiatives. À ce titre, elles favorisent la continuité des expériences, leur convergence également. C'est bien parce que le projet est faiblement formalisé (règles, prescriptions, recommandations...) qu'il a besoin pour se réguler de beaucoup se parler, de beaucoup se formuler (le revécu des situations, les chroniques de l'activité).

Cette faible formalisation a une deuxième conséquence en termes de régulation. Comme le projet ne peut guère se reposer sur un cadre établi, il doit se relancer en permanence. La dynamique n'est pas portée

et soutenue par des injonctions ou des recommandations, elle doit donc se réamorcer à partir de ses propres ressources. En effet, le projet ne dispose pas d'appuis extérieurs vers lesquels il pourrait se tourner (des instances extérieures de régulation du type réglementations, protocoles ou procédures) il ne peut s'en remettre qu'à lui-même. Son seul appui, il le détient en propre à travers sa capacité de relance, de redéploiement, de ré-ajustement... Le seul appui dont il dispose réside dans l'implication de ses membres. C'est la raison pour laquelle les "initiateurs" du projet et les habitants les plus engagés maintiennent tout au long des samedis après-midi une grande attention. "Serviteurs éveillés et lucides d'une communauté locale dont ils savent percevoir les interrogations et comprendre les nécessités, ils se signalent par l'intérêt tout particulier et l'attention aiguë qu'ils portent aux menues déterminations de la vie, à la myriade d'incidents qui ponctuent les travaux et les jours"⁹. Michel de Certeau voit en ces personnes des *embrayeurs*, à savoir des personnes "qui savent identifier l'information utile à mémoriser sous sa forme générale, qui la retiennent, puis la retransmettent dans une traduction particularisée et mise en situation selon la demande de l'interlocuteur, les circonstances et le contexte de

transmission"¹⁰. Combien de fois avons-nous observé l'un des "initiateurs" du projet en train de transmettre une information indispensable, de rappeler une initiative antérieure, de solliciter la participation de quelqu'un. Ils se comportent à la fois comme des *agents de liaison* (ils mettent en relation les expériences et les personnes) et comme des *aiguilleurs* (ils orientent vers une solution). Ce sont des personnes qui sont toujours en souci de relancer les situations, en apportant l'information opportune ou en sollicitant une contribution. Tout au long de l'après-midi, ils relancent, ré-amorcent, mais sans jamais montrer de lassitude, sans jamais non plus provoquer du stress ou de la tension. En effet, il ne faut pas se laisser tromper par les mots : nous parlons de relance, d'implication, de sollicitation mais tous ces processus se manifestent discrètement, presque silencieusement.

ECObox ne dispose pas d'un cadre définitivement établi, stable et continu, qui permettrait de tenir et contenir les expériences. Cela affecte bien évidemment la conduite du projet et sa régulation. Son fonctionnement assez spontané et ouvert provoque un certain éclatement des expériences; il comporte peut-être un risque d'éparpillement. Les "porteurs" d'ECObox sont donc conduits régulièrement à retracer le processus, à raccorder les

initiatives qui peuvent de prime abord apparaître discordantes, à retisser le fil des samedis après-midi... À nouveau, nous emboîtons le pas à Michel de Certeau : "Souvent, avec les matériaux de sa culture, [pour nous, ici, ECObox] procède à la manière des collages comme on fait ailleurs un "bricolage" individuel de plusieurs enregistrements sonores ou une combinaison de peintures "nobles" avec des images publicitaires. La créativité est l'acte de réemployer et d'associer des matériaux hétérogènes. Le sens tient à la signification dont les affecte ce réemploi. [...] Ce qui devient central, c'est l'acte culturel propre au "collage", l'invention de formes et de combinaisons, et les procédés qui rendent capable de multiplier les compositions"¹¹.

Dans le prolongement de cette appréciation de Michel de Certeau, nous souhaitons insister, en conclusion, sur le fait que la régulation du projet (ici, en l'occurrence, par composition, combinaison et collage) n'est pas une activité aride, effectuée contraint et forcé, mais qu'elle est une authentique source de créativité. Nullement la part d'ombre du projet, son arrière-cour ou son arrière-boutique, mais une activité à part entière qui contribue, à l'égal de bien d'autres, à la créativité du projet.



ECO
box

PARCELLES



La constitution du projet, ses dispositifs, sa disponibilité

Si nous considérons que la "vocation" d'un *dispositif* est de porter le fonctionnement du projet, d'en assurer la continuité, la visibilité, la stabilité, alors nous accordons à la notion de *disponibilité* une "destinée" bien différente, mais complémentaire : elle préserve plutôt la porosité du projet. Pour leur part, les dispositifs entrecroisent des lignes de visibilité et de lisibilité¹ : la visibilité et la lisibilité d'un fonctionnement par l'entremise de règles ou de procédés, sous la forme d'un modèle d'organisation (des rôles et des fonctions) et d'énonciation (des objectifs, en particulier). Pour sa part, une "disponibilité" marque (mesure) l'incomplétude du projet. En recourant à cette notion, nous voulons souligner le fait que le projet n'est jamais complètement ajusté à son propre fonctionnement et qu'il n'est qu'imparfaitement représenté par les dispositifs qui le font pourtant fonctionner.

Le projet ne coïncide jamais parfaitement avec les dispositifs qu'il met en œuvre

Entre le projet et son fonctionnement, entre le projet et ses propres dispositifs constituants, se nichent des plages de

silence, se dessinent des lignes de fuite, s'esquissent des promesses d'ouverture. C'est de cet écart dont la notion de "disponibilité" essaie de rendre compte. Dans cet écart, d'autres implications, d'autres initiatives peuvent venir à l'existence.

Un projet ne coïncide jamais complètement avec son fonctionnement. Cet écart est irréductible. Mais comment sera-t-il investi, travaillé, valorisé ? Les "porteurs" du projet vont-ils s'efforcer de combler systématiquement les ouvertures qui s'annoncent ? Feront-ils prévaloir à tout prix le projet-tel-qu'il-a-été-instauré à l'encontre de ce projet discordant qu'ils découvrent inopinément, au détour d'un fonctionnement, lorsqu'une initiative est prise sans s'accorder vraiment avec ce qui avait été envisagé ? Comment se négocie cet écart ? De quelle disponibilité "dispose" réellement le projet, de quelle marge d'appréciation et d'action ?

Cette disponibilité est difficile à caractériser : malcommode à évaluer, et surtout à anticiper, impossible bien sûr à quantifier ou à formaliser. Pour autant, elle n'est pas qu'une simple épure. Une formulation de Marx peut nous aider à approcher cette notion : elle fait partie de ces nombreuses *abstractions réelles* qui construisent nos existences, à savoir des potentialités et des possibilités (espérées et désirées, voire parfaitement

1 Gilles Deleuze,
"Qu'est-ce qu'un
dispositif ?",
in Foucault philosophe,
éd. du Seuil, 1988.

2 C'est la lecture de l'ouvrage de Paolo Virno (*Grammaire de la multitude*, éd. de l'éclat, 2002, p. 66) qui nous a incité à recourir à cette formulation marxienne dans les termes où nous le faisons ici.

3 Une faculté ne se résout jamais dans une énonciation particulière mais se maintient avant tout comme puissance. Il en va ainsi pour la langue (qui ne se résume jamais à l'ensemble des paroles énoncées), pour l'intellect (qui, lui non plus, ne se laisse pas arrêter par ses réalisations, par ses propres "pensées"), du plaisir (qui ne saurait se limiter à ce qui est éprouvé dans une circonstance particulière). Paolo Virno, *Miracle, virtuosité et "déjà vu"*, éd. de l'éclat, 1996, p. 25 et sq.

inattendues) qui prennent valeur de fait à l'occasion d'un événement ou d'une prise d'initiative; ce sont des variables très abstraites qui acquièrent pourtant très vite une réalité concrète². Ce sont des "réalités" qu'on ne découvre qu'en situation, au moment où elles se manifestent. Elles ne peuvent pas être formalisées *a priori*; elles peuvent néanmoins se formuler. Mais, surtout, elles s'expérimentent. Elles possèdent une portée fondamentalement expérientielle. C'est lorsqu'on fait l'expérience d'un projet, qu'on peut parler de sa plus ou moins grande "disponibilité".

Une disponibilité est donc à la fois insaisissable - qu'en dire ? si ce n'est parler de l'attente, de l'espoir qu'elle suscite - mais immédiatement évidente et accessible dès lors qu'on la découvre et qu'on en bénéficie. Elle est difficile à définir car, par "nature", elle n'est pas réductible à une réalité en particulier; elle ne se laisse pas restreindre ou retenir par telle ou telle de ses concrétisations, aboutissements ou réalisations. Une autre formulation peut nous aider à progresser dans l'élucidation de cette notion : nous pourrions parler à son propos de "pure faculté". Paolo Virno souligne qu'une faculté (éprouver du plaisir, par exemple. Disposer de cette faculté-là : être capable d'éprouver du plaisir) ne se laisse

jamais complètement appréhendée à travers l'une des ses manifestations, ni retenir dans une expression ou un ressenti en particulier. Elle existe avant tout comme possibilité ou potentialité³ et, occasionnellement, en situation, elle existera en tant que manifestation concrète. En ces circonstances, elle sera effectivement perçue et concrètement mesurée. Elle se manifeste. De "simple" faculté (Quelle disponibilité ce projet va montrer ou révéler ? Que réserve-t-il ?), elle acquiert alors une authentique présence que l'on peut investir et travailler.

Comment conserver au projet sa porosité, sa disponibilité ?

En résumé, nous dirions qu'un projet manifeste nécessairement une certaine disponibilité, par le fait qu'il ne peut pas maîtriser complètement les processus qu'il amorce. A n'importe quel moment, peut survenir un événement qui viendra contredire le déroulement convenu. Une initiative est prise qui prend à contre-pied ce qui avait été envisagé. Des bifurcation se produisent, des écarts apparaissent. Un projet ne se développe donc jamais dans la stricte adéquation à lui même, en parfaite concordance avec ce qu'il envisageait. Cet écart ou cette discordance n'est nullement, à nos yeux, une limite ou une contrainte,

4 Les dispositifs contribuent à unifier le projet : une règle va contenir une expérience dans des limites conformes ou compatibles, un objectif va circonscrire la perspective dans laquelle les initiatives s'inscriront. La disponibilité en signe plutôt la dissémination et la démultiplication (à travers l'ouverture qu'elle recèle).

certainement pas le signe d'un échec. Au contraire, nous y voyons la marque d'une puissance : la faculté dont dispose tout projet de se déplacer, d'entrouvrir de nouvelles perspectives, d'agencer différemment ses fonctionnements...

Nous disons donc une première chose : qu'une certaine disponibilité se révèle objectivement dans la conduite d'une action. Le projet se situe toujours au-delà ou en deçà de son fonctionnement, prévu ou attendu. Il réserve toujours, objectivement, une certaine disponibilité... une capacité à intégrer des nouvelles attentes, à faire face à des événements, à accepter des initiatives inhabituelles.

Nous nous intéressons alors à une deuxième question : comment les "porteurs" du projet se situent face à cette faculté... qui ne manque jamais de surgir et de se manifester. Voudront-ils l'occulter ou l'empêcher ? Resteront-ils aux aguets afin de combler immédiatement le moindre écart (le rappel à la règle, par exemple), afin de raccorder au plus vite ce qui est en train de bifurquer (reformuler dans des termes admis ce que certains tentent d'exprimer sur un terrain différent ou dans une perspective autre). En cela, la disponibilité renvoie à certaines "dispositions" personnelles, à savoir une plus ou moins grande aptitude à entendre

les différences et à s'ouvrir aux initiatives. Bien souvent, les projets sont à l'image de leurs "promoteurs" : très en souci de satisfaire la programmation prévue, peu disposés à laisser des écarts se creuser, peu disponibles face à des sollicitations imprévues.

Nous rejoignons maintenant notre troisième champ de questionnement, le principal, celui à partir duquel nous allons revenir vers ECObox. Comment concevoir un projet de telle sorte que "sa" disponibilité soit valorisée ? Quelle constitution privilégier afin de tirer le meilleur de cette étonnante faculté dont dispose un projet, à savoir qu'il n'inscrit jamais son cours dans la droite ligne de ses objectifs et de son fonctionnement ? Comment conserver au projet sa porosité, sa disponibilité ? Comment investir cette disponibilité, la travailler ?

Au début de notre argumentation, nous avons confronté deux approches, l'une en termes de "dispositifs" et l'autre de "disponibilité". Nous souhaitons, par cet effet de polarisation, souligner le fait qu'un projet instaure des dispositifs afin de fonctionner (assurer sa visibilité et sa lisibilité)⁴ mais qu'il incorpore également des "facultés" (des puissances, des potentialités...) qui ne se laissent jamais définitivement inscrire dans un fonctionnement ou une situation. En procédant ainsi,

nous souhaitons également interpeller les "porteurs" de projet, qui s'arc-boutent fréquemment sur leurs dispositifs mais qui se montrent très démunis face à des "facultés" (des puissances) qu'ils ne maîtrisent pas et avec lesquels ils doivent pourtant composer. Et ces "facultés" sont nombreuses et riches : l'imagination (les nombreux imaginaires à l'œuvre dans chaque parcelle jardinée), le plaisir, la parole... et bien sûr cette faculté que nous occupons ici : la disponibilité. L'imprévu surgira, l'événement se produira, comment les "porteurs" de projet peuvent-ils intégrer cet état de fait dans la constitution de leur démarche et la conception de leur méthode ?

L'expérience d'ECObox nous montre que cette faculté peut être authentiquement travaillée et sollicitée de multiples façons. C'est un des points qui a beaucoup retenu notre attention lors de notre travail d'observation. Nous avons senti cette disponibilité fortement présente. Nous l'avons découverte sous plusieurs aspects.

Naturellement ECObox inclut de nombreux dispositifs : des dispositifs temporels avec l'ouverture ritualisée du lieu le samedi à 15h, des dispositifs techniques à la base de l'agencement des jardins (le mode de fabrication des parcelles à partir de palettes en bois)... Mais, situation moins

fréquemment rencontrée, le projet montre une disponibilité inhabituelle. L'indice de cette accessibilité / disponibilité du lieu est, à nos yeux, l'accueil réservé aux enfants et à leur jeu. Le projet est conçu par des adultes, à partir de préoccupations adultes, mais il a su intégrer la présence des enfants, avec leur mode d'implication spécifique, alors qu'elle n'était pas attendue au lancement de l'initiative. Combien d'autres projets préfèrent segmenter les temps et les espaces afin de contenir la présence des plus jeunes et éviter qu'elle n'interfère avec les activités adultes. Combien de projets règlent opportunément la question en assignant les enfants dans des activités conçues spécifiquement pour eux. Rien de tel dans le cadre du projet ECObox. Cette manifestation imprévue (et intempestive) - la participation de nombreux enfants - a été prise en compte dans la conduite d'ensemble du projet, à l'égal d'autres participations et d'autres contributions. Désormais, il serait difficile d'envisager ECObox en l'absence de ces groupes d'enfants qui jouent au foot sous la halle ou qui dessinent dans un coin de la salle... C'est une des manifestations les plus significatives de cette disponibilité toute particulière qui caractérise le projet ECObox.

La disponibilité du projet fait retour vers les personnes

Dans la suite de notre recherche, nous avons tenté de repérer d'autres expressions / concrétisations de cette disponibilité.

Par exemple, il est intéressant de noter qu'ECObox ménage de nombreuses "plages de silence", c'est-à-dire des espaces et des temps qui ne sont pas spécifiquement affectés à un usage ou à une fonction et qui restent donc "disponibles". Ces espaces et ces temps fonctionnent silencieusement, en l'absence de recommandation ou de prescription, même s'ils sont joyeusement investis et que de nombreuses personnes s'y activent. En cela, ECObox se distingue de nombreux projets urbains qui, au contraire, se montrent très bavards. Si inquiets d'être débordés qu'ils multiplient les injonctions et les préconisations : chaque fonction est délimitée, chaque usage accrédité... Dès qu'une incertitude apparaît, elle doit nécessairement être levée. Dès qu'une question se pose, elle doit immédiatement trouver réponse. Ce type de projet ne tolère aucune porosité. Dans un tel contexte, comment une initiative pourrait-elle se frayer un chemin ?, une participation advenir vraiment à l'existence ? D'ailleurs cette disponibilité (cette non-directivité) peut surprendre certains habitants

et les mettre mal à l'aise. Comment se comporter dans un lieu qui délimite si peu son fonctionnement ? ECObox ne fournit pas de mode d'emploi dans lequel le nouvel arrivant pourrait spontanément inscrire ses pas. Cette disponibilité peut laisser démunies des personnes qui s'attendent à ce que, dans un lieu comme ECObox, des activités leur soient proposées, leur soient fournies.

Cette disponibilité nous la découvrons également inscrite dans la confection des jardins, dans le choix des matériaux. Rien de trop contraignant qui risquerait d'intimider la participation : ni technicisation excessive, ni esthétisation envahissante. Le matériau lui-même renvoie une image de "disponibilité". C'est un matériau de récupération que l'on peut librement agencer et déplacer, que l'on peut facilement ré-employer à d'autres usages : les palettes servent à confectionner les parcelles, mais aussi à construire des gradins; elles peuvent servir de tables ou de support à n'importe quelle activité.

Cette disponibilité se ressent car ECObox adresse de nombreux signes en ce sens : par le recours à des matériaux de récupération qui se prêtent donc à toute sorte d'expérimentation, par la discrétion de son fonctionnement, par l'absence de segmentation du lieu (ce qui autorise tous les croisements)... Elle est non seulement inscrite dans la conception du

5 Joël Azemar,
chercheur-coopérant
à l'ISCRA
(www.iscra.org),
théorise avec d'autres
mots cette nécessaire
disponibilité,
indispensable pour que
la rencontre ait lieu : il
défend le principe d'une
inconditionnalité de la
rencontre, en particulier
la rencontre avec le
jeune, l'utilisateur,
l'habitant... Ne pas
poser de conditions
préalables
(de compétence, de
légitimité, d'adhésion...)
à la rencontre. Laisser
l'espace de la rencontre
libre d'intercalaires, de
médiations,
de préalables... Chacun
doit pouvoir se rapporter
immédiatement et
directement à l'autre.

projet, puisqu'ECObox prône la participativité et l'autonomie des habitants, mais également, et surtout, elle imprègne le quotidien et la matérialité du lieu. Autant dire qu'ECObox apprend à composer avec tous les aléas qui ne manquent pas de survenir lorsqu'un fonctionnement n'est pas délimité ni contenu *a priori*. C'est un projet qui ne se montre ni précautionneux, ni suspicieux. Cette disponibilité se vérifie effectivement sur ces deux plans, et c'est fondamental. En effet, il n'est pas rare de rencontrer des projets qui affichent un idéal de participation et d'initiative mais qui, par leur choix de fonctionnement, les découragent ou les inhibent complètement. Pour que cette disponibilité soit réellement productive (de sens, d'initiatives, de plaisir), il faut qu'elle puisse se concrétiser au plus près des activités et des situations, dans les choix d'organisation, dans les modes de régulation, dans l'agencement des espaces, dans la nature des matériaux utilisés. Comment parler d'une authentique participation si les imaginaires restent captifs (par exemple, par une "esthétisation" envahissante) et les usages contraints (par une technicité intimidante) ?

Nous concluons ce développement en insistant sur deux points.

La disponibilité du projet fait retour vers les personnes, qui se sentiront, dès lors, beaucoup

plus libres de leur initiative et de leur usage. En préservant sa porosité, le projet "autorise" les trajectoires singulières, qui ne se heurteront pas immédiatement aux habituels empêchements : empêchement d'usage et de pratique (il est interdit de...) mais aussi empêchement symbolique par effet d'intimidation (l'usage est réservé aux initiés, l'esthétique aux "créatifs", la technique aux "professionnels", les décisions aux "détenteurs de la parole"...).

En procédant autrement, en maintenant ouvert et poreux son fonctionnement, ECObox favorise la rencontre, la rencontre entre les personnes et le lieu et la rencontre entre les personnes elles-mêmes. Trop souvent la rencontre est rendue inaccessible car l'espace où elle se noue se trouve complètement envahi par des recommandations, des interdictions, une technicité abusive, une "esthétique" bavarde... Trop d'éléments s'intercalent, s'immiscent dans la situation. Il convient de dépeupler la scène. La rencontre pour se réaliser a besoin de disposer d'une "plage de silence"⁵. La question de la disponibilité se pose effectivement en ces termes : comment maintenir à distance les intrusions inutiles, comme rendre plus discrets des énoncés si bruyants, comment ramener à plus de modestie des fonctionnements arrogants... ? A cette seule "condition", la rencontre devient possible.



ECO
box

RUE PAJOL



Note méthodologique

Notre participation à cette recherche s'est déroulée de mars à juin 2004. Pour nous familiariser avec ECObox, nous avons croisé deux approches : de longs entretiens avec les "initiateurs" du projet et des temps d'observation sur le site Pajol, à la fois dans la Halle elle-même et, bien sûr, en extérieur, dans les jardins. En intercalant ces deux modes d'investigation, nous tentions de faire interagir les éléments de problématisation, d'analyse et de témoignage que nous communiquaient les "initiateurs" du projet et les observations en présentiel que nous pouvions effectuer. Nous avons ainsi constitué un dispositif de *mise à l'épreuve réciproque* entre la perception / compréhension des principaux acteurs de ce projet et notre propre perception / compréhension qui s'affirmait progressivement. Ces deux regards portés sur le projet (le leur et le nôtre) s'informaient donc réciproquement : notre travail d'observation était sollicité et aiguisé par les échanges que nous avons ensemble et, inversement, nous revenions vers eux avec nos constats, notre ressenti, notre étonnement.

Une mise à l'épreuve réciproque

Il aurait été parfaitement inconséquent (pour la productivité de la recherche) de se

priver des acquis réflexifs et problématiques engrangés par les "initiateurs" du projet. Comment aurions-nous pu analyser cette expérience en occultant le fait qu'ECObox est une initiative très "pensée" et qu'il incorpore une réelle dynamique réflexive ? S'intéresser à ECObox, c'est s'intéresser également à la théorisation et à la problématisation que les "initiateurs" du projet élaborent de leur propre expérience. Le projet et sa problématisation sont indissociables. Le chercheur est forcé de conduire son travail sur ces deux plans. Il doit observer le projet tel qu'il se réalise et rester à l'écoute du projet tel qu'il se pense.

Pour autant, le chercheur ne doit pas rester "à la traîne" des idées, des hypothèses, des analyses qui émergent fortement de l'intérieur même de cette expérience. Il ne peut pas se comporter comme un simple répétiteur en se contentant de reconduire, en l'explicitant et en l'illustrant, une réflexion existante.

Nous ne devons donc ni nous laisser séduire par une problématisation déjà présente (en quelque sorte "clé en main"), prête à l'emploi (sociologique), ni pêcher par arrogance en prétendant faire fi de tout ce qui pouvait se théoriser et s'analyser dans le lieu. Mais, plutôt que de travailler dans la "défiance" - se défier de soi (la crainte de perdre sa distance

critique) et des autres (la crainte d'être influencé par la pensée des autres) -, nous avons préféré valoriser ces deux sources de connaissances - ces deux impulsions de recherche - en les mettant à l'épreuve réciproquement, chacune devenant la condition d'évaluation de l'autre, chacune allant construire sa pertinence dans sa confrontation à l'autre. Nos observations de terrain permettaient de rediscuter certains points d'analyse avancés par les "initiateurs" du projet, et inversement. Ce dispositif de *mise à l'épreuve réciproque* nous prémunissait de ce double écueil : une "idéalisation - terrain" qui laisse penser qu'une observation parfaitement indépendante et neutre reste possible malgré toute la productivité intellectuelle agencée dans et par ECObox, une fusion / confusion des genres qui empêche de maintenir une distance critique entre l'énoncé sociologique et l'énonciation du projet.

Notre recherche s'appuie donc sur cette double ressource : la connaissance qui se construit par un travail d'observation-terrain (le projet tel qu'il se réalise) et la connaissance qui émerge de l'expérience en tant que telle (le projet tel qu'il se pense). Mais ces connaissances ne s'additionnent pas. La recherche n'avance pas de cette façon, en se contentant d'agréger ces deux ressources.

Cette double impulsion est ré-investie comme "dispositif" de recherche; elle est instaurée comme un mécanisme à part entière de la recherche : c'est ce que nous désignons sous le terme de mise à l'épreuve réciproque. Chaque source de connaissance devient le mode d'interpellation de l'autre.

Les remontées terrain mettent en risque les problématisations acquises, instituées dans et par le projet ; elles introduisent un déséquilibre. Elles ré-ouvrent la réflexion. A l'inverse, les analyses "défendues" par les "initiateurs" du projet sont motrices pour le chercheur puisqu'elles le font douter régulièrement de la pertinence de son propre regard. En s'impliquant dans ce dispositif de *mise à l'épreuve réciproque*, le chercheur comme les acteurs du projet se mettent en risque, mettent en risque la connaissance qu'ils ont élaborée. Ils acceptent que leurs analyses puissent être interpellées par une analyse construite dans une autre perspective, originée de façon différente. Chaque analyse introduit alors du doute sur le terrain de l'autre.

Ce dispositif ne peut pas fonctionner si l'on n'instaure pas un principe de symétrie. Ces deux sources d'analyse doivent être traitées symétriquement, sans privilège aucun, ni pour l'antériorité et l'envergure de la connaissance dont les acteurs du projet disposent sur leur propre expérience, ni

pour la prise de distance qui caractérise la posture du chercheur. Les réflexions des "initiateurs" du projet et du chercheur sont donc travaillées sur le même plan, sans effet de dominance, ni au bénéfice des "initiateurs" d'ECObox qui peuvent se prévaloir d'une connaissance intime de la situation et de son contexte, ni au bénéfice du chercheur qui s'appuie sur un appareillage méthodologique et théorique légitime. Ils disposent du même crédit; ils sont également accrédités : les uns parce qu'ils construisent une connaissance en proximité et en continuité et l'autre, le professionnel de la recherche, parce qu'il élabore une connaissance avec une certaine systématisme et méthode.

En procédant ainsi, nous défendons le fait que les analyses élaborées par les acteurs du projet et par le chercheur sont d'égale "qualité" même si elles ne sont pas conçues dans la même perspective, ni à partir de la même implication : une problématisation à des fins d'action pour ce qui concerne les "initiateurs" du projet, une problématisation à des fins de connaissance pour ce qui intéresse le sociologue. Nous ne cherchons aucunement à relativiser la différence qui existe entre les deux, encore moins à l'occulter. Mais, s'il y a bien une différence, elle ne porte nullement sur la "qualité" ou la pertinence des analyses produites, mais

tient à leur origine : au cœur et dans la continuité du projet dans un cas, plus ponctuelles et finalisées dans l'autre. Elle est liée également à des finalités qui ne se recouvrent pas : les "initiateurs" du projet interrogent leur pratique avec comme préoccupation (même si ce n'est pas la seule) de le voir se développer et se prolonger, le sociologue l'interroge avec nécessairement moins de proximité et d'implication.

Le projet, à la fois laboratoire et observatoire

Nous avons conscience de simplifier la situation afin de la rendre accessible et de pouvoir plus facilement caractériser notre posture de recherche. Mais cette polarisation entre acteurs du projet et chercheur est loin d'être aussi nette. En effet, les "initiateurs" d'ECObox sont également des chercheurs (du point de vue de leur activité professionnelle, des chercheurs en urbanisme et en architecture). Nous avons donc un jeu à trois bandes : les "initiateurs" d'ECObox qui sont à la fois acteurs du projet mais également chercheurs, donc nécessairement intéressés à le penser sur ce plan-là¹, auxquels se rajoute un chercheur sollicité à dessein. Lorsque nous évoquons un dispositif d'interaction entre chercheur et "initiateurs" du projet, nous avons conscience que les

1 Cf. l'article "Losing Control, Keeping Desire" de Doina Petrescu.

2 En effet, il est rare aujourd'hui que des projets n'associent pas des personnes qui, par ailleurs, dans le cadre de leur activité professionnelle, exercent des compétences de recherche, de quasi-recherche ou en proximité immédiate avec la recherche en science sociale. La rançon (heureuse) de la démultiplication / dissémination des pratiques intellectuelles dans le capitalisme post-fordisme. Cf. L'ouvrage de Christian Azaïs, Antonella Corsani et Patrick Dieuaide (éds), *Vers un capitalisme cognitif (Entre mutations du travail et territoires)*, éd. L'Harmattan, 2001.

rôles ne sont pas aussi simplement et clairement répartis. Le processus d'hybridation est trop fort pour qu'il soit possible de "départager" facilement les situations : à quel moment nous discutons avec un / une chercheur-euse, à quel moment nous discutons avec un / une "initiateur-trice" du projet ?

La seule façon de se départir de cette ambiguïté serait de renoncer à "personnaliser" la question et de réfléchir ce problème méthodologique non pas à partir des personnes concernées (chercheur ou pas) mais bien à partir des postures impliquées (posture d'action et posture de recherche). Bien avant notre intervention de sociologue, le projet ECObox se développait dans cette double implication (recherche et action) : les "initiateurs" du projet étaient à la fois concepteur / animateur de l'expérience et, également, en recherche (au sens strict, au sens professionnel du terme) par rapport au projet.

Cette précision - importante - ne modifie pas le fond de notre argumentation, à savoir la constitution d'un dispositif de recherche sur la base d'une *mise à l'épreuve réciproque*, mais en transforme la mise en scène (au moins le casting) puisque le rôle du chercheur, dans le développement qui précède, est bien sûr tenu par le sociologue

qui a été invité à intervenir (l'auteur de ces lignes) mais aussi, parfois, par un des "initiateurs" d'ECObox lorsqu'il décide de (re)prendre sa casquette professionnelle. La question essentielle n'est pas de savoir qui est qui ? et qui tient quel rôle ?, dans ce scénario de recherche, mais bien de situer et d'agencer logique de recherche et logique d'action dans la conduite du projet ECObox.

Il ne suffit pas de conclure en soulignant l'interaction qui existe entre ces deux implications, ni même en montrant leur hybridation, même si elle est réelle. Il faut aller plus avant et réfléchir en termes de dispositif. Quel est le dispositif à mettre en œuvre pour faire interagir dans les meilleures conditions ces deux logiques et surtout pour rendre intellectuellement productive leur interaction. Un dispositif du type "mise à l'épreuve réciproque" nous semble répondre en partie à cette interrogation - une interrogation d'ailleurs partagée aujourd'hui par nombre de projets².

S'il introduit un dispositif de cette nature, alors le projet est susceptible de fonctionner à la fois comme laboratoire (la mise à l'épreuve d'un certain nombre d'hypothèses d'action, constitutives du projet) et comme observatoire (faire témoigner l'expérience en observant ses réalisations et en les

interprétant en temps réel). En procédant de la sorte, il conjugue pleinement logique d'intervention et logique de connaissance et, surtout, il les associe dans un même mouvement, sans décrochage temporel : il n'y a pas un temps pour agir et un temps pour problématiser. La même temporalité (celle du projet et de l'expérience) englobe cette double nécessité.

Pour conclure cette note méthodologique, nous apportons deux précisions complémentaires. Nous n'avons pas engagé une démarche systématique d'entretiens avec les habitants associés au projet ECObox. Nous nous sommes entretenus avec eux de façon occasionnelle, en situation, lorsque nous les rencontrons à l'intérieur de la halle ou au milieu des jardins. Enfin, notre travail a bénéficié de l'archivage visuel extrêmement important réalisé par les "initiateurs" du projet; nous avons pu consulter, en particulier, un fond photographique très riche, qui représente une sorte de mémorisation en continu de l'expérience ECObox.

Enfin pour "illustrer" notre manière de travailler et permettre au lecteur de cerner un peu plus concrètement ce jeu d'interaction dont nous venons de parler, nous insérons à la suite de cette note méthodologique quatre "notices". Ce sont de courts textes, adressés aux "initiateurs" du projet, dans lesquels

nous faisons part de nos premières pistes d'analyses, nous entrouvrons quelques hypothèses, nous testons la pertinence de certains concepts. Certaines de ces pistes ont été effectivement poursuivies, d'autres, peut-être les plus nombreuses, sont restées à l'état de trace, faute de temps ou de pertinence.

Ces notices, parce que leur écriture est très synthétique et file à l'essentiel, nous donnent l'occasion de vérifier ce que peut rendre (susciter, enclencher, ouvrir...) tel ou tel concept, voir tel ou tel mot-notion ou mot-image, lorsque nous les confrontons à l'expérience d'ECObox. Comme l'écrit Paolo Virno : "certains thèmes délicieusement philosophiques, dès lors qu'on les fait dérailler de l'histoire des idées, peuvent fournir une performance cognitive surprenante [d'un] point de vue empirique et nous ouvrir les yeux sur notre présent"³. Ces notices procèdent donc par court-circuit et établissent une relation immédiate entre certaines théories et telle ou telle réalité observée sur le site de la halle Pajol. Nous opérons en quelque sorte un branchement en direct entre concepts et observations afin de tester la pertinence de ce rapprochement car, en la matière, pour en juger, il faut essayer, mettre au travail, tenter les connections parfois les plus improbables.

3 Paolo Virno, Opportunisme, cynisme et peur (Ambivalence du désenchantement), trad. de l'italien par Michel Valensi, éd. de l'éclat, 1991, p. 8 (et p. 7 pour la citation suivante).

1ère feuille de route (9 avril)

1. D'un point de vue "archéologique" : recueillir les textes / visuels produits depuis le lancement du projet ECObox, de quelque nature qu'ils soient. Stratification du projet. Objectifs de recherche : prendre en compte les processus de traduction = des chaînages qui, dans la durée, transforment l'énonciation du projet (les mots pour le dire), le déplacent dès lors que le projet investit de nouveaux univers (de nouveaux mots pour de nouveaux univers de sens), le ré-articule sur des ponctuations plus locales (les mots pour dire les différentes initiatives qui, progressivement, mettent en tension la formulation globale du projet et ses diverses ponctuations/actualisations). *Un regard en intériorité.*

2. D'un point de vue "généalogique" : la grande famille du projet, les cousinages... Quelques entretiens et conversations avec des personnes associées au projet. Objectifs de recherche : prendre en compte la "montée en existence" progressive du projet. L'idée selon laquelle le projet ne dispose pas, à son démarrage, d'une inertie propre qui suffirait à le porter dans la durée. Il n'embarque pas, lorsqu'il quitte le port, ses conditions d'existence. Il gagne ou il perd en existence au fur et à mesure de ses

ponctuations/actualisations (les différentes initiatives). Il se réalise ou se déréalise progressivement en fonction de l'existence que veulent bien lui accorder les différentes personnes associées. Les réalisations et les déréalisations du projet ECObox.

Formulation à la Guattari : la portée écosophique d'un projet. Un projet constitue son existence au fur et à mesure qu'il se contextualise et qu'il noue des "rapports". Des contextualités mentales, imaginaires, sociales, urbaines.

Formulation Deleuzienne/Guattarienne : son devenir-rhizome. Comment cartographier les différentes existences du projet ?

[Positionnement "épistémologique" : la contribution d'un sociologue ne vient pas apporter une vérité (sociologique) du projet ; elle vient essentiellement lui apporter une existence supplémentaire, ni plus, ni moins vraie qu'une autre]. *Un regard plus en extériorité.*

3. D'un point de vue "polémologique". La conception d'un projet à "ontologie multiple", le fait que le projet possède autant d'existences que d'acteurs concernés. Chaque acteur lui accorde sa part d'existence. Objectifs de recherche : essayer de voir comment ces différentes existences se mettent en rapport ? Coopération, contradiction, confrontation, co-existence, médiation...

2ème feuille de route (10 avril)

Etablie à partir des travaux de Michel de Certeau sur les "arts de faire" au quotidien (de nombreuses formulations de cette "feuille de route" sont reprises de sa sociologie).

L'idée serait d'étudier la participation à travers les tactiques, les arts de faire... Essayer de voir ce que recouvre effectivement un processus participatif : ce qu'il investit, de quoi il se saisit, comment il s'énonce. En fait, comment il parvient à "faire usage". Lire le projet à travers l'usage polysémique du lieu et des choses. Concevoir le projet comme une politique (urbaine) de la singularité. S'intéresser à ce qui se "fabrique" dans le lieu. Les procédés muets.

Derrière les Majuscules (Participation, Projet...), qu'est-ce qui s'agence, se déploie / se déplie ?

Qu'est ce que les "neutres" (on participe, on s'engage...) réservent, retiennent ?

1. La patience active du projet.

Le temps du projet est comme épaissi : la diversité des attentes, les aléas...

Objectifs de recherche : le récit d'un projet le présente habituellement sur un mode linéaire, cumulatif (étape après étape), finaliste (chaque étape suppose la précédente et la suivante). Essayer de le découvrir à travers ses lenteurs et ses accélérations,

ses raccourcis, court-circuits et bifurcations... La conduite d'un projet : l'art et la manière de saisir l'occasion.

2. La vitalité silencieuse des objets.

Les objets récupérés : des objets soustraits à un usage et ré-investis dans d'autres.

Objectifs de recherche : retracer le parcours des objets. Réveiller les histoires enfouies dans ces objets et qui continuent à agir. Et, de cette façon, recueillir les "petits" récits du projet (qui interagissent au sein du "grand" récit porté par les initiateurs d'ECObox).

Hypothèse : des objets inducteurs qui suscitent une sorte d'anamnèse, qui réactivent des fragments d'histoire, des jalons d'expérience.

Mais également, des objets qui, par leur présence et leur usage, configurent le lieu. Méthodologiquement : demander à une ou plusieurs personnes de "conter" la présence sur le site de certains objets : leur provenance, leur ré-incorporation dans un usage ou leur déshérence actuelle..., leur réhabilitation (à nouveau accrédité dans un usage)...

3. Des descripteurs de parcours

Comment accède-t-on à un lieu ? Comment s'associe-t-on à une initiative ? Comment s'engage-t-on dans un projet ?

• Par quels détours ? Selon quel itinéraire ?
• Après quelles hésitations ?
• Ce que la venue dans un lieu implique, pour
• soi, au regard des autres ?
• Objectifs de recherche : le projet comme
• croisement ou co-existence de trajectoires. Le
•

développement a-parallèle (Deleuze) du projet.
Hypothèse : il existe un "ordonnancement"
social à l'arrière-plan d'une participation.
On vient dans le lieu par le fait d'un réseau de
connaissances, par l'entremise d'une institution
qui "autorise" la participation (école)...

3ème virée de bord (16 avril)

D'après A. Q., "feuille de route" est une formule infréquentable depuis que G. Bush l'a incluse dans son langage politique (feuille de route israélo-palestinienne). N'engageons donc pas ce travail sous de mauvais hospices et quittons la route pour la mer avec de bonnes "virées de bord" en perspective.

Je continue à ouvrir différentes "fenêtres d'observation" sans anticiper sur ce que chacune peut réserver. Certainement que plusieurs, comme toujours, resteront simplement entrebaïllées.

Ce samedi, j'envisage un entretien avec Denis. Ce type d'entretien n'a pas pour fonction principalement de recueillir des informations – même s'ils m'informent de manière complémentaire sur le projet. Il m'offre surtout l'opportunité de re-parcourir le projet dans une nouvelle perspective, de re-saisir le même questionnement mais d'un point de vue différent.

D'une part ce que je peux observer en situation et, d'autre part, ce que je peux observer en emboîtant le pas à l'un des acteurs d'ECObox lorsqu'il se remémore son expérience. Le projet implique plusieurs personnes et il est restitué différemment par

chacune. Différents niveaux d'implication, différents niveaux d'intelligibilité.

Quelques échappées possibles :

1. De quelle façon ECObox laisse-t-il entrevoir sa méthode ? Elle n'est pas posée définitivement comme telle lors du démarrage du projet ni ne se développe identique à elle-même. Elle se constitue "localement", "en situation", initiatives après initiatives. Elle fonctionne ici et là, avec des ratés qui en sont partie intégrante. Idée (deleuzienne) selon laquelle les initiateurs du projet agissent (bien sûr) selon une méthode même si, au début, elle est loin d'être parfaitement délimitée et qu'ils font, par eux-mêmes, l'apprentissage de leur propre méthode, suivant des rythmes différents, à diverses occasions. Un fragment de contenu qui est pris dans tel fragment de méthode (cf. Deleuze, *Deux régimes de fous*, p.43 et sq.).

2. Selon quelle "ligne" le projet se déploie-t-il (en terme politique, urbain, axiologique) ? Et selon quelles "segmentarités" (séquence, situation, initiative) va-t-il se déplier ? Toujours dans une écriture deleuzienne. Certaines personnes sont partie prenante de l'agencement politico-urbain du projet, d'autres n'y accèdent que de façon séquentielle, ne s'y introduisent que

de façon segmentée. Y réalisent un parcours sans pour autant intégrer la perspective d'ensemble. Une ligne constituante (portée par les initiateurs) et une multiplicité de stries = différentes lignes instituant correspondant à autant de manière de s'appropriier le lieu.

3. L'enchâssement de ces différentes segmentarités ? Une lecture longitudinale. La même après-midi, à la même heure : un couple avec son jeune enfant qui vient "ouvrir" une parcelle, un groupe d'enfants qui occupent et s'occupent à grandes eaux, la projection d'un documentaire qui s'organise, un repas en préparation pour le soir... Quelles correspondances ? Concordances / discordances ?

4. Quelques formulations tirées du bouquin d'Emmanuel Belin, *Une sociologie des espaces potentiels*, qui peuvent entrer en résonance avec ce qui s'expérimente dans le cadre d'ECObox.

- Une expérience prend place dans un "milieu" aménagé. Plusieurs déambulations au sein d'un même environnement.
- Moins axé sur l'énoncé d'objectifs que sur la mise en place de "conditions". ECObox plutôt de l'ordre d'une disponibilité que d'un dispositif.
- Le projet implique une certaine abondance.
- On participe à ECObox en consentant à s'y déplacer, à y déambuler.
- La permanence du projet tient à sa prolifération. Les initiatives se font valoir réciproquement.

4ème virée de bord (23 avril)

1. Comment je "positionne" pour l'instant ma contribution :

- l'expérience d'ECObox permet de dépasser l'idéologie officielle du projet (en particulier du projet urbain), à savoir une conception uniquement linéaire, séquentielle, projective et cumulative (une méthodologie s'apparentant à une programmation). ECObox expérimente une autre logique : le projet comme agencement.

- sur un plan plus personnel; je suis intéressé car, pour la première fois, je suis confronté à cette question : que recouvre un agencement d'un point de vue sociologique ? Comment "ça fonctionne" sociologiquement un agencement ? Les autres lieux que j'ai eu l'occasion d'observer "fonctionnaient" plutôt comme des dispositifs, en particulier comme des dispositifs artistiques (soit des dispositifs de production = atelier, soit d'interaction avec le public, soit de provocation, soit de revendication = occupation...). Ici, il y a bien quelque chose de l'ordre d'un agencement.

- Deleuze et Guattari nous donnent les clés de "lecture" de ce que sont des agencements. Ou, plutôt, ils nous amènent sur les "bonnes" questions. Grâce à leurs travaux, le déplacement qui amène du projet-dispositifs au projet-agencement (disponibilité)

est acquis. Par contre – et c'est en cela que je suis intéressé sociologiquement – reste complètement ouverte la question de : comment "ça fonctionne" un agencement. Il faut l'attraper de l'intérieur : comment ECObox s'agence chaque samedi après-midi, qu'est-ce qu'ECObox agence effectivement ? En sachant, en plus, qu'ECObox possède sa topologie privilégiée du samedi mais qu'il est pris dans une temporalité plus vaste (ce qui se passe en cours de semaine = par exemple, du type de ce que Constantin a "découvert" la semaine dernière...). La temporalité extensive de l'agencement. À la différence, là aussi, d'un projet-programmation qui se développe dans des temporalités restrictives (les objectifs, les temps impartis, les plannings...).

- C'est ici qu'une lecture plus concrète du projet s'avère indispensable. L'agencement se "découvre" (dans la double acception du terme) vraiment en situation. D'où l'importance du travail de description (sociologique). D'où l'importance également des visuels (l'apport de l'élaboration photographique). Il me semble que cette mise en situation manque dans le rapport intermédiaire.

2. Comment je compte "utiliser" Deleuze/Guattari et de Certeau, et ponctuellement d'autres auteurs.

Le recours aux notes de bas de page (un autre texte à l'intérieur du texte) est commode car il évite que le texte principal soit encombré (ralenti, entravé) par la référencement théorique. En note de bas de page, figureront donc les accroches directement conceptuelles = comment le propos que je tiens s'accroche aux thèses de Deleuze, de Foucault, de De Certeau...

3. J'ai commencé le travail d'écriture, à partir d'une première question : qu'est-ce qui fait tenir ensemble des éléments si hétérogènes. Là, je pourrais lister toutes les "situations" que j'ai pu observer lors d'une après-midi (j'ai établi quelques relevés, toutes les demi-heures). Comment les choses

prennent-elles de la consistance ? [Cf. *Deux régimes de fous*, p. 165].

Par exemple, j'ai été frappé par le fait que Constantin est toujours en déplacement, en transversal, en cheminement. Ici, je pourrais recourir à un concept-image de De Certeau : le "personnage disséminé", le "marcheur innombrable" (c'est un aspect qui m'a frappé car il m'a rappelé un ami P. B., qui anime l'association du quartier dans lequel je vis, et qui est lui aussi un "marcheur innombrable"). Et ce n'est pas seulement une image. Il y a là une fonctionnalité. Un agencement a besoin d'être "tracé"... (alors qu'un projet-programmation a besoin essentiellement de se délimiter).

Ce rapport de recherche présente un travail conduit au printemps 2004 dans le quartier de La Chapelle à Paris, sur le site de la halle Pajol (friche industrielle, anciennement entrepôt SNCF). Il s'inscrit dans une recherche plus large intitulée "Mise en place d'une stratégie d'écologie urbaine dans le quartier La Chapelle à Paris" qui a été réalisée par ReDesign Studio (Doina Petrescu et Constantin Petcou), pour le compte du PUCA (Plan Urbanisme Construction Architecture, Ministère de l'Équipement).

La recherche concerne le projet ECObox : un projet d'activation urbaine dont l'objet est l'investissement temporaire et participatif d'espaces en friche ou sous-aménagés. Cette stratégie d'Éco-urbanité s'est concrétisée, sur le site de la halle Pajol, par la création de micro-jardins temporaires et autogérés, associés à des initiatives culturelles ou artistiques.

Notre contribution à cette recherche porte essentiellement sur la conduite du projet : le choix de micro-équipements, la participation des habitants, les modes de régulation.

En observant le fonctionnement du lieu, nous voulions comprendre comment l'idéal participatif, qui est défendu par les "initiateurs" du projet, s'inscrit dans les réalités quotidiennes et affecte la conception et l'activité des jardins; comment elle s'incorpore en quelque sorte dans la vie de ce lieu.

Les photographies qui figurent dans ce rapport sont reproduites avec l'amical accord de Constantin Petcou et Doina Petrescu.



Pascal Nicolas-Le Strat est chercheur-coopérant à l'Institut Social et Coopératif de Recherche Appliquée depuis sa création. Il a publié récemment : "Pour parler, entre art et sociologie", rencontre avec Slimane Raïs, Presses Universitaires de Grenoble, 2002, "La relation de consultation, une sociologie des activités d'étude et de conseil", L'Harmattan, 2003.

Contact : iscra-rhone@iscra.org

.....